

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

25 MARS 1946

ONT

COLLABORÉ

G. Xenopoulos
A. Sikélianos
S. Skipis
S. Myrivilis
E. Vénézis
M. Karagatsis
H. Caravias
D. Tsangris
Irène l'Athénienne
Marie-Cath. Boulad
John Papasian
A. Willner Bey
A. Muir
H. Soulon
A. J. Patry
Elov Trouvère



A CE

NUMÉRO :

J. de Lacretelle
André Siegfried
André Vigneau
Maurienne
E. Psara
Colette Nevyne
Cécile Gédéon
Louis Ovide
Gaétan Picon
Fouad Abou Khater
A. Khédry
Elie Chagoury
Gallieus
Orion
Sem.
etc., etc.

Comme chaque année l'anniversaire de l'Indépendance Hellénique a été célébré avec grand enthousiasme en Grèce et partout ailleurs où vivent des Colonies Helléniques.

Notre photo représente un vétéran des guerres pour l'indépendance suivant avec son jeune enfant la parade militaire.

Notre emblème est la qualité de nos produits

« **KEO** »



BRANDY V.O. de* et de****

en caisses et barils

**DRY GIN
OUZO
MUSCAT
VERMOUTH (doux et sec)
LIQUEUR TRIPLE SEC**

**GOLDEN ET PALE DRY
WINE
COMMANDARIE
MISTELLA
MALLIA**

**NAMA
TEMPLAR
APHRODITE
OTHELLO
COEUR DE LION**

Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes

PRODUITS DE LA
CYPRUS WINE & SPIRITS C^o L^{td}
LIMASSOL

Greg. A. CACOMANOLIS

Agent Général pour l'Egypte

Tél. 28170 ALEXANDRIE

Stocks permanents

Vine Products Import Cy. «Vinco»

16, Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, Palace Building Rue Saraya-el-El-Ezbekieh

Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

LA SIGNIFICATION DU 25 MARS

ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE HELLENIQUE



S.M. le Roi des Hellènes, Georges II acclamé par la foule aux temps heureux où la Grèce était unie.

RECUEIL DE RÉLEXIONS D'INTELLECTUELS GRECS SUR LA FÊTE NATIONALE DU 25 MARS

Le 25 Mars est et restera à jamais le jour anniversaire de notre Fête Nationale par excellence. Certainement grande et glorieuse est aussi la journée du 28 Octobre, la journée du «Non» historique mais celle du 25 Mars l'a précédée. L'autre est issue de celle-ci et toutes les grandes journées historiques qui luiront à l'avenir au firmanent de la Grèce. C'est au 25 Mars qu'il nous faudra chercher leur source — à la Révolution de 1821, à la lutte pour l'affranchissement du joug de 4 siècles, à la libération. Si le 25 Mars ne l'avait précédée il n'y aurait pas eu de 28 Octobre. Rien ne peut ébranler la position, rien ne peut enlever la primauté à notre première Fête Nationale. Tant que nous existerons en tant qu'Etat, en tant que Nation — c'est à dire jusqu'à la consommation des siècles. C'est elle que fêteront les néo-grecs.

GRÉGOIRE XENOPOULO
de l'Académie d'Athènes

La Révolution grecque de 1821 — précurseur divin de l'épopée d'Albanie — nous donne un éclat et une étendue qui depuis plus d'un siècle nous autorisent à dire qu'elle a illuminé et qu'elle n'a cessé depuis d'illuminer — annonciatrice d'une Liberté historique catholique — toutes les nations sans exception et tous les peuples.

ANGELOS SIKÉLIANOS

La signification du 25 Mars, après cette guerre — non seulement ne diminue pas en importance mais au contraire, gagne en étendue et en profondeur.

Le 25 Mars est la résultante de la résistance séculaire d'un peuple contre un envahisseur implacable. Grâce à cette résistance, le peuple grec a pu conserver ses traditions ancestrales qui lui ont permis de survivre en tant que nation.

Aujourd'hui, alors que notre peuple est assiégé avec tenacité par les promesses alléchantes de l'Internationalisme, sa vigilance pour ce qui a trait à ses traditions doit être plus soutenue que jamais elle ne fut à l'époque de l'occupation ottomane.

Belle est la théorie de l'Internationalisme. Mais pour que le citoyen grec puisse profiter de ses bienfaits il faut qu'il en devienne l'esclave. Il faut qu'il soit toujours prêt, lorsque le tentateur internationaliste cherche à saper son fondement ethnique et à le dénationaliser, à s'insurger et à susciter un nouveau 25 Mars au risque de tout casser pour que vive la Grèce.

SOTIRIS SKIPIIS
(de l'Académie d'Athènes)

Le 25 Mars et le 28 Octobre se présentent dans l'histoire de la Grèce moderne comme deux sommets d'égale hauteur plantés l'un en face de l'autre. De

là haut deux générations de notre race s'étant mesurées se sont reconnu des vertus et des mérites égaux. Quel que soit l'avenir qui nous est réservé, rendons grâces à Dieu d'appartenir à l'une d'entre elles et montrons-nous jusqu'au bout dignes de cette ascendance.

STRATIS MYRIVILIS

1821 n'est pas seulement la date de la libération de la Grèce. C'est une victoire de plus de cette force morale qui a toujours jailli de notre terre aux heures les plus solennelles de l'histoire du monde. C'est une assurance complémentaire que la force de la matière est incapable de dompter la détermination d'un peuple de vivre libre.

ELIE VÉNÉZIS

Le 25 Mars 1821 est beaucoup plus un symbole qu'un anniversaire historique. En effet les recherches historiques ont prouvé qu'il ne s'est rien passé en cette journée de ce que la légende rapporte, que la Révolution grecque n'a pas éclaté à un jour et à une heure déterminés mais qu'elle s'est manifestée graduellement par une série d'événements dont l'ensemble a réalisé l'idée de Révolution. Par conséquent le 25 Mars, nous ne célébrons pas un anniversaire déterminé, mais la grande, l'incommensurable idée de la Révolution grecque.

M. KARAGATSIS

Un jour plein de joie et de promesses, tel se présente le 25 Mars 1946 anniversaire de notre fête nationale; tous les hellènes célèbrent en ce jour le souvenir des premières manifestations de la lutte sacrée qui aboutit à la libération et à l'indépendance de notre chère patrie; tous les hellènes adressent leur tribut d'honneur et de gratitude à la mémoire immortelle des combattants héroïques qui versèrent leur sang pour une Grèce Libre et grande.

Au cours de ces dernières années la Grèce a vécu de nombreuses péripéties et a subi de terribles catastrophes tant de la part d'ennemis étrangers que de ceux résidant sur son propre sol. Un laps de temps assez long sera nécessaire pour réaliser le redressement et le retour à un fonctionnement normal de la machine de l'état et rétablir les moyens de production de ses habitants. Il faut pour cela le labeur conjugué, intensif et dévoué de tous ceux qui aiment leur pays et qui sont décidés à lui forger un avenir meilleur.

La Grèce compte à son actif deux grands titres d'honneur et de gloire; sa victorieuse résistance à l'agression axiste et son mouvement de libération dans son ensemble.

C'est sur ces titres que repose la réalisation de nos revendications nationales.

Mais ce que nous autres hellènes nous devons par dessus tout rechercher et réaliser c'est l'union et la bonne entente entre nous; il a été prouvé que notre Nation lorsqu'elle était unie a toujours fait des miracles et provoqué l'admiration du monde.

Il est à souhaiter que nous y parvenions. Alors seulement nous pourrions espérer voir notre Grèce grande et glorieuse.

HIPPOCRATE CARAVIAS
Président de l'Institut d'Histoire
et d'Ethnologie d'Athènes.

Lorsqu'un peuple occupe une position géographique comme celle de la Grèce, il est naturel qu'il soit l'objet de convoitises et qu'il ait à affronter des invasions. D'où chaque fois qu'il s'en libère, la nécessité de célébrer cette date comme une fête nationale. Nous autres hellènes nous avons à commémorer deux de ces dates également grandes en importance.

Si le 25 Mars 1821 nous nous sommes insurgés contre l'Empire Ottoman qui tenait sous son joug toute la péninsule balkanique jusqu'à Trieste, le 28 Octobre 1944 nous nous libérons du joug de deux grandes nations, fortement armées qui occupèrent notre territoire et dont le programme prévoyait notre totale absorption.

En ce qui concerne les Turcs nous nous serions libérés non sans combats et sacrifices, certes, mais on peut constater que dès les premières années de l'occupation notre influence sur eux se faisait déjà sentir, que nous avions hellénisé beaucoup d'entre eux, que nous trouvions quelque moyen de poursuivre notre propagande nationale et de marquer toujours plus profondément de notre empreinte la pâte dont était faite le peuple Grec. Nous pouvons conclure que notre libération aurait été le résultat pour ainsi dire naturel d'une solution inévitable de nos rapports avec l'ennemi.

Cependant on peut se demander comment le peuple grec se serait libéré des allemands s'il n'avait opposé une résistance sanglante de tous les moments. Ainsi, la Grèce qui ne peut oublier ni ses souffrances ni ses victoires, se doit de célébrer ces deux anniversaires avec une égale solennité.

La différence entre ces deux grandes dates de l'Hellénisme c'est qu'en 1821 elle se libérait d'un joug de 5 siècles tandis qu'en 1944, d'une occupation de 4 ans.

Plus le temps passe et plus je réfléchis aux conditions du joug de cette période de notre histoire, plus je suis persuadé que la date du 28 Octobre est de beaucoup la plus importante.

Nous avons à faire face aux armes les plus terribles aux martyres les plus inhumains. Et puis il y avait aussi la contribution des civils sans défense. Qui peut jamais oublier ces gosses dont les Allemands brisaient la colonne vertébrale contre leurs genoux.

S'il est un point de ressemblance entre ces deux dates c'est que dans l'une comme dans l'autre la Grèce se débattait dans la nuit la plus noire.

Trad. par G. Vasdekis)

IRENE L'ATHÉNIENNE

EXPOSITION

Le peintre A. Vassilikiotis vient d'arriver d'Athènes et exposera à la Galerie d'Art, 33 rue Malika Farida (Immeuble Assicurazioni Generali di Trieste) du 10 au 20 avril des toiles représentant des paysages de Grèce.



Cette exposition, qui est placée sous les auspices du Comité Egypte-Grèce attirera nous en sommes persuadés les amis de l'art que les belles manifestations intéressent.

A. VASSILIKIOTIS —
Portoraffi

LORD BYRON

(1788 - 1824)

By Auguste Muir

Lord Byron died at the age of thirty-six; and for the last ten years of his life he was the most popular poet in England. His reputation in the land of his birth has never been so high as it was then; but in many countries, particularly on the continent of Europe, he is still the most famous English poet. The reason for this fame is not to be found altogether in the quality of his verse; indeed it is very largely due to the romantic personality of Lord Byron himself. Whatever opinion one may hold about him — and opinions about Byron differ widely — there can be no doubt about the fascination of that personality or the glamour cast over his life by the final episode that ended in a gallant and tragic death.

Seldom has a poet set out to reveal himself so completely as Byron has done in his verse. Indeed, many of his poems are shining fragments of autobiography, and most of them illumine some corner of his own heart. Not that one can always accept as truthful the picture he paints of himself; for he loved to act a part and was continually posing. He threw a shimmering veil of mystery and romance over his relations with women, then he would pretend to tear aside that veil and reveal himself as a callous breaker of hearts. He lived recklessly, impulsively, passionately. Pathos was evoked by the fact a man of such noble bearing, and with so handsome a face and figure, should have to limp through life with a deformed foot. Capable of warm generosity and deep loyalty, he could also be heartless and petulant. It is little wonder that so unusual a character should have attracted the curiosity of a wide public and brought him resounding fame as a poet.

His first book of verse, *Hours of Idleness*, was published when he was nineteen and still a student at Cambridge University. It was of little value, although the verse showed considerable promise; and when it was attacked by a Scottish review, Byron retorted in a satire in verse entitled *English Bards and Scotch Reviewers*, which showed that the young man had a trenchant pen and a vigorous and malicious wit. After his travels in the Mediterranean, he returned to England and published the first two cantos of *Childe Harold* a long and romantic poem which caught the attention of the public so decisively that Byron said with truth: «I woke up, one morning to find myself famous». This was when he was twenty-four. Within the next few years he published a series of quite brilliant tales in verse, including *The Glacour* and *The Bridge of Abydos*. All the time, he was writing shorter pieces. Of these, *The Dream* is outstanding; *Darkness* is even finer and paints a picture in sublime language of a world upon which the last few living creatures are dragging out their days in a darkness that is spreading over the universe. Many of his lyrics, such as *She Walks in Beauty*, glow with poetic fire, and some have been set to music and achieved a wide popularity. *We'll Go No More A-Roving*, has been a drawing-room favourite for a full century; it is still sung.

The turning-point in Byron's life was in 1816, when he left England for the last time. He had married a wealthy heiress; and after a short period of unhappiness, they had separated. It was understood that he had treated his wife badly, and Byron found himself so unpopular among many people that he went into voluntary exile, and was never to return to his native land. The publication of the last two cantos of *Childe Harold* increased his reputation, and it is not difficult to see that Byron was depicting himself as the melan-

choly hero of that tale in verso. Perhaps the best-known lines he ever penned are to be found in the third canto, where he describes the night in Brussels before the Battle of Waterloo:

*«There was a sound of revelry by night
And Belgium's capital had gather'd then
Her Beauty and her Chivalry, and bright
The lamps shone o'er fair women and brave men;
A thousand hearts beat happily; and when
Music arose with its voluptuous swell,
Soft eyes look'd love to eyes which spake again,
And all went merry as a marriage bell:
But hush! hark! a deep sound strikes like a rising knell!»*

In *Don Juan*, perhaps his greatest poem, he reveals an increasing strength of mind and considerable gifts of moral satire: this work was never finished because Byron, who had already shown a sympathy with the efforts of Italian patriots, set out on the expedition to Greece that forms the culminating incident in his career.

He sailed with the determination to give all he possessed, even his life, to help in the struggle for Greek independence. In more than one poem he had shown how high had been his aspirations for a return of that gallant country to its ancient greatness. In *The Isles of Greece*, for example, he had written:

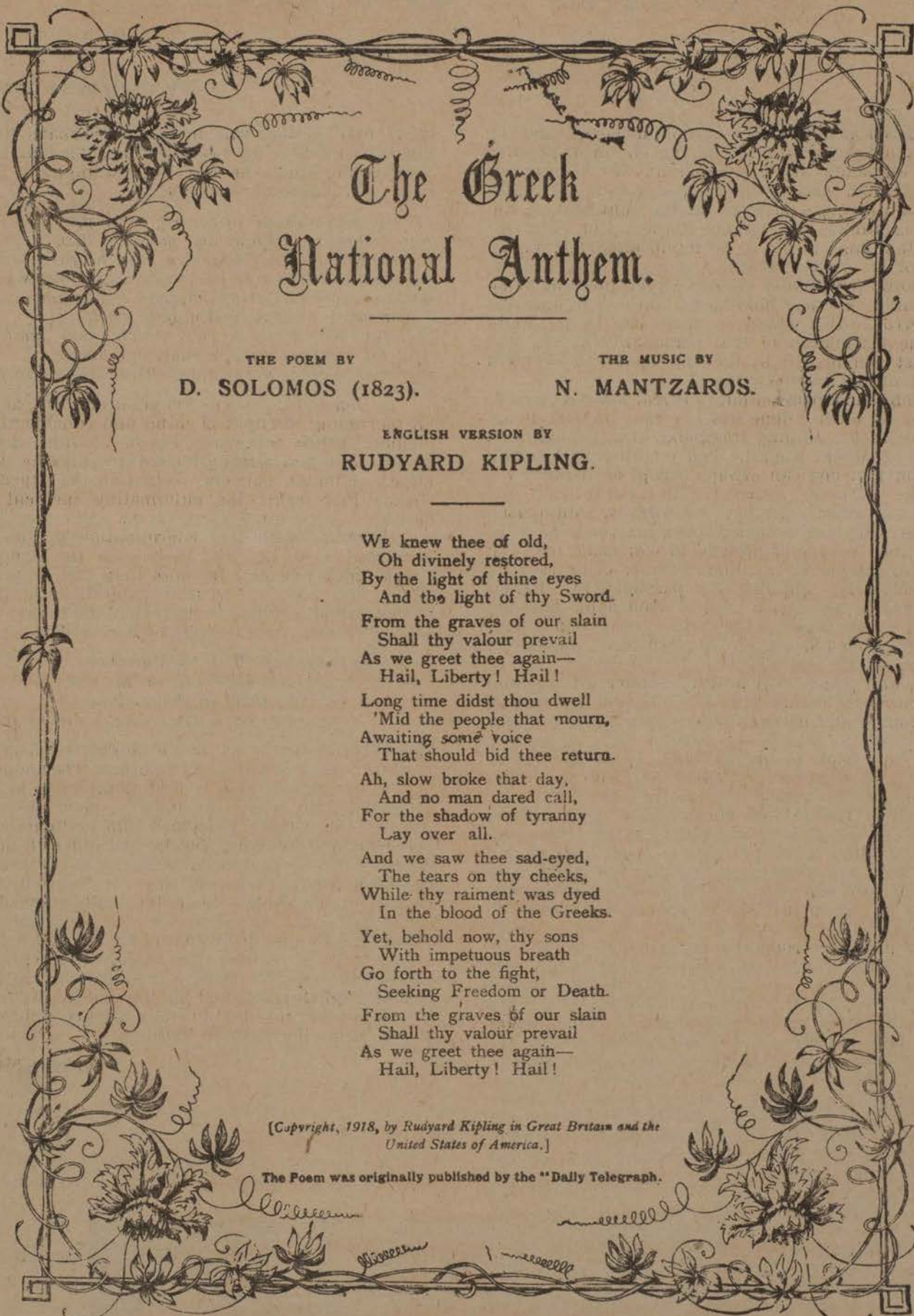
*«The Mountains look on Marathon,
And Marathon looks on the sea,
And, musing there an hour alone,
I dream'd that Greece might still be free.»*

and he cries that some of the mighty dead of Sparta might be born again «to make a new Thermopylae!»

Byron showed gifts of leadership when he arrived at Missolonghi, where he found a good deal of confusion. The Greeks welcomed him as their hero and deliverer; and knowing that he had fallen ill on board his ship, they were stricken with awe at the great thunder-storm which broke one day, for they felt it was a portent of his death. Soon the truth reached them: Byron had died. The news sounded like a knell in England; and by that dedication of his life to a noble cause, his faults were more than expiated. He died, at the age of thirty-six, the most romantic figure in the gallery of English poets; and his life and his writings are woven together into that brightly coloured fabric which to-day forms the Byronic tradition.

AUGUSTUS MUIR





The Greek National Anthem.

THE POEM BY
D. SOLOMOS (1823).

THE MUSIC BY
N. MANTZAROS.

ENGLISH VERSION BY
RUDYARD KIPLING.

We knew thee of old,
Oh divinely restored,
By the light of thine eyes
And the light of thy Sword.
From the graves of our slain
Shall thy valour prevail
As we greet thee again—
Hail, Liberty! Hail!
Long time didst thou dwell
'Mid the people that mourn,
Awaiting some voice
That should bid thee return.
Ah, slow broke that day,
And no man dared call,
For the shadow of tyranny
Lay over all.
And we saw thee sad-eyed,
The tears on thy cheeks,
While thy raiment was dyed
In the blood of the Greeks.
Yet, behold now, thy sons
With impetuous breath
Go forth to the fight,
Seeking Freedom or Death.
From the graves of our slain
Shall thy valour prevail
As we greet thee again—
Hail, Liberty! Hail!

[Copyright, 1918, by Rudyard Kipling in Great Britain and the
United States of America.]

The Poem was originally published by the "Daily Telegraph."

BANQUE DE COMMERCE

N. Tépéghiosi & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

CAPITAL VERSE L.E. 520.000

RESERVES L.E. 125.000

Siège Social: LE CAIRE, 147, Rue Emad el Dine R.C. No. 4993

Téléphones: Direction: Nos. 54700 55410

Portefeuille, Change No. 41671

Succursale à Alexandrie, 17 Rue Stamboul R.C. No. 16508.

Téléphones: Direction: No. 20932

Changes, Marchandises, Recouvrements: No. 22370

Portefeuille, Renseignements, Caisse: No. 28197, Titres, Positions: No. 24637

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes. Avances sur Valeurs publiques, sur Marchandises et sur Effets
Dépôts à Vue et à Echéance fixe; émission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes
d'Egypte et de l'Etranger, etc., etc.

“ COFFRETS EN LOCATION DANS SES CAVEAUX ”

Service spécial de Caisse d'Epargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions
Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.

Everything for Music

at

PAPASIAN & CO.

CAIRO

9, Adly Pasha, St.

Tel. 54407



ALEXANDRIA

7, Fuad First St.

Tel. 21780



LARGE STOCK FOR

**Pianos, Radios, and Portable Gramophones,
Wind & String Instruments and Accessories,
Sheet Music and Complete Orchestrations,
Classical and Latest Dance Records,
Hire, Tuning and Repair of Pianos,
Servicing and Repair of Radios and Pick-ups,
Hire of Radios, Pick-ups and Amplifying Systems.**

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

SOCIÉTÉ ANONYME
SIÈGE SOCIAL : PARIS - 14, RUE BERGÈRE.

AGENCE en ÉGYPTE

ALEXANDRIE
R.C. 255

LE CAIRE
R.C. 360

PORT-SAID
R.C. Canal No. 11

Toutes Opérations de Banque
OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

AGENCES en FRANCE — en GRANDE-BRETAGNE — en BELGIQUE —
aux INDES ANGLAISES — en AUSTRALIE — à MADAGASCAR — en TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK: THE FRENCH AMERICAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau Street

CRÉDIT LYONNAIS

Fondé en 1863 — Etabli en Egypte en 1874

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE
R.C. 136

LE CAIRE
R.C. 2361

PORT-SAID
R.C. 113

Bureau au Mousky: 71, Rue El-Azhar

COFFRES-FORTS EN LOCATION

19, Rue Adly Pacha (Ex-Maghraby) - Le Caire

MESSAGE

DE S. M. LE ROI DES HELLENES, GEORGES II

A L'OCCASION DU 25 MARS

ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE HELLÉNIQUE

A l'occasion de l'anniversaire de l'Indépendance Hellénique, S.M. Georges II des Hellènes a adressé le message suivant à la Nation.

Le jour anniversaire de notre fête nationale se lève aujourd'hui dans un ciel couvert de beaucoup d'inquiétude et d'inconnues angoissantes pour l'avenir. De graves dangers se manifestent partout à travers le monde, tandis que misère et privations affligent des millions d'hommes.

Unissons nos vœux à Dieu Tout Puissant afin qu'au milieu de ces circonstances difficiles Il protège et glorifie notre Patrie. L'élan immortel qui rendit possible la journée du 25 Mars 1821 et qui nous a permis, nous autres contemporains, de nous montrer dignes d'elles, ne nous fera pas défaut à l'heure de la liquidation des problèmes nés de la guerre et de la reconstruction du pays.

Les vertus de foi et d'abnégation qui caractérisent cette journée ne nous sont pas moins nécessaires aujourd'hui.

Le pays a à liquider un passé politique mouvementé et empoisonné par les passions partisans et à rétablir le respect de la loi et de la volonté populaire; à revendiquer ses droits découlant de ses sacrifices durant ce conflit. Il doit affronter des conditions internationales beaucoup plus dures que par le passé qui rendent difficile la sauvegarde des intérêts des petits états.

Plus encore — et je veux que nous ne l'oublions jamais — la Grèce est devenue à nos yeux plus grande et plus précieuse qu'elle ne l'était à partir du moment où, à tout ce qu'elle représentait pour nous, sont venus s'ajouter les souvenirs inoubliables de notre génération, les deuils et les sacrifices qu'il nous en a coûtés pour sortir de l'épreuve de cette guerre, le front haut.

Ce grand trésor national d'une Grèce meurtrie mais glorieuse, nous devons le garder intact; et ceci ne doit pas constituer qu'une expression vide de sens. Elle doit devenir réalité; une réalité sanctionnée par le respect et la considération qui sont témoignés à tout état civilisé et bien gouverné, que l'on respecte non seulement pour ce qu'il a réussi à faire mais pour ce qu'il est.

Les actes de bravoure sur les champs de batailles ne suffisent pas pour assurer à la nation une place dans le monde.

Il y faut aussi l'héroïsme obscur de l'abnégation sociale et d'un intense labeur. Il y faut surtout de la modération et de la décence dans les luttes politiques du moyen desquelles, seulement, des solutions définitives peuvent être données aux problèmes politiques et instaurées des situations viables.

Mon vœu le plus sincère est que la Nation exprime sa volonté souveraine et qu'elle résolve ses problèmes politiques par des moyens qui seyant à un peuple de civilisation supérieure et qui possède une conscience précise que seuls les ennemis de la Grèce et de son peuple peuvent compter sur des solutions de force ou tous autres excès pour le succès de leurs desseins.

Je sais qu'en ces heures critiques nous justifierons ceux qui croient en l'avenir de la Grèce, car du grand incendie qui a ravagé le pays la Nation est sortie plus fière et plus forte. Les idées d'entraide sociale d'une stricte discipline du travail, d'attachement indissoluble à la famille, au village, à la Patrie, à la Religion ont acquis plus de prix à nos yeux à tous au moment où nous avons risqué de les perdre toutes à la fois. Ceux qui aiment la Grèce ne doivent pas craindre ces idées. C'est par elles que la Grèce a connu tous ses jours heureux, qu'elle a oublié ses misères passagères et qu'elle deviendra demain un facteur important en Méditerranée et dans les Balkans.

Aujourd'hui le développement vertigineux de l'industrie offre infiniment plus de possibilités d'un relèvement rapide du standard de vie des peuples que jamais.

Lorsque les immenses ressources de production des grands états de la terre seront remises en valeur et que s'aplaniront les points de friction internationaux restants, la Grèce, de même que d'autres pays, pansera rapidement ses plaies.

De par la joie que procurera l'amélioration de la situation matérielle de chacun, les anciennes rancunes s'émousseront, les excès perdront leurs raisons d'être et notre pays verra se consolider ses assises nationales et sociales.

«La Grèce peut être heureuse et le sera.»

Vive la Nation!

GEORGES II.

Un Grand Seigneur

AHMED HASSANEIN



Des funérailles nationales pour celui dont la mort est vraiment un deuil national.

Le cercueil porté sur un affût de canon est drapé aux couleurs égyptiennes, et un grand cordon, aux mêmes couleurs est posé sur le drapeau égyptien. C'est la distinction du grand cordon de l'ordre de Mohamed Aly, — honneur très insigne, — que Sa Majesté le Roi a conféré à titre posthume à son serviteur et ami, Ahmad Hassanein Pacha.

L'affût de canon porte donc la dépouille mortelle d'un haut dignitaire du Pays. Et c'est tout le pays qui a accompagné à sa dernière demeure, celui dont la mission à tous les âges de sa vie, fut d'être au poste de commande, pour servir. Oui, pour servir, et ce n'est pas son paradoxe.

Qu'il fût étudiant à Oxford, ou champion d'escrime, ou pionnier de l'aviation égyptienne, ou diplomate, ou Chef du Cabinet de Sa Majesté, de toutes manières Hassanein pacha s'acquittait de sa mission au mieux, pour que de ses succès, l'Égypte se sente grandie.

Et Hassanein pacha, comme tout loyal serviteur, servait de tout son coeur, mais sans emphase, et ne retirait aucune vanité de la réussite. Il avait de ces gestes expressifs en eux-mêmes, et pour lesquels le commentaire est superflu. Dans le hall de sa demeure, il avait posé sur le mur, les insignes et médailles de ses multiples tournois, — parce qu'il trouvait qu'ainsi son hommage pouvait être rendu à l'Égypte, en sa personne, ayant mérité ces honneurs: mais ce qui était un honneur personnel, il le gardait discrètement dans son cabinet de travail — vis-à-vis de sa table de travail —

Je veux dire cette lettre magnifique de Sa Majesté le Roi répondant à la lettre de démission que Hassanein pacha adressait à son Roi, le priant de le laisser se retirer de la vie politique pour prendre du repos. «Tout en appréciant vos raisons, dit la lettre, nous vous ordonnons de demeurer à votre poste pour reprendre vos services au service de Notre Patrie et de Notre trône».

— Parce que cet hommage s'adressait à lui personnellement, il le gardait pour lui, — mais parce qu'il avait à des occasions de rencontres internationales donné l'occasion de faire remarquer l'Égypte, il laisse voir les preuves de la réussite.

Dès l'aube de sa mission au service de son pays, Hassanein pacha avait de ces gestes émouvants de loyalisme — vibrant et pourtant sans panache. Premier secrétaire à la légation d'Égypte à Washington, — elle venait d'être créée, — il a voulu être le premier à hisser de ses propres mains, le drapeau égyptien sur le siège de la légation.

Toujours le premier à tracer le sillon pour l'Égypte en progrès. C'est lui qui n'a pas calculé avec la difficulté et l'angoisse de l'étude et de la fatigue, c'est lui qui a fait, le premier des Orientaux, cette magnifique exploration au Désert, pour qu'un fils de l'Égypte se distingue par la connaissance du Désert et de ses infinis. Son ouvrage sur le «Désert» est considéré par des spécialistes sévères, comme étant de «classe» et quant à la langue, les pages de description proprement dites, sont des chefs-d'oeuvre de poésie et de langue.

Pour cet effort magistral, Ahmad Hassanein, eut l'honneur de la présence de Sa Majesté le Roi Fouad, à l'Opéra où il donna sa conférence sur ses explorations.

Et nous savons le reste, nous savons que le Roi Fouad, à qui rien de la psychologie des hommes n'échappait, nous savons que le Roi Fouad, a choisi Ahmed Hassanein pour en faire le «Gouverneur» le compagnon de l'héritier de son trône. C'était déjà la plus grande distinction qu'il lui conférerait. Alors qu'Hassanein «bey» quittait l'audience de Sa Majesté, après avoir pris congé pour accompagner dans son voyage en Europe, le «Prince» Farouk, le roi Fouad le rappela, et lui dit les larmes dans les yeux: «Hassanein», en servant Farouk, tu sers ton pays». Le roi Fouad savait que c'était pour ce vrai serviteur, un mot d'ordre pour la vie.

Et c'est ainsi que pour «Servir» Ahmed Hassanein dont les aptitudes, les goûts, étaient pour l'art, le sport, les lettres, et pas du tout, pour le réalisme parfois diminuant de la politique, c'est ainsi que pour «servir» il a accepté d'être «placé» dans la politique. Il le disait souvent par modestie, par sincérité, et parfois comme pour s'excuser d'y être: — Je ne suis pas pour la politique.

— Et pourtant, il a occupé le poste le plus élevé dans les cadres d'un royaume. Il a «occupé» et il a «rempli» le poste. Il l'a rempli de toute l'ampleur de sa personnalité, de cette ampleur dont le «rayon» de départ fut la noblesse. La noblesse de l'âme, du genre, de la manière, de l'idée. Et combien la noblesse peut élever les choses, et les gens, combien elle a le pouvoir de aire aller au-delà de la mesquinerie du détail et de la difficulté, et comme elle est capable, la noblesse, de triompher des personnes les plus retorses et des situations les plus confuses.

«Hassanein, le grand seigneur» voilà quel devrait être le titre complet du Chef du Cabinet Royal, qui nous quitte, pour l'immortalité.

Ahmad Hassanein habitué dès son très jeune âge

au grand air du Désert et de tous les sports était entraîné depuis toujours à respirer largement, sainement. On comprend qu'il ait transporté le «chic» de sa nature dans ses fonctions si accablantes de Chef du Cabinet royal.

— Il n'est pas sûr qu'il n'ait pas souffert au contact de tout ce qui et de tous ceux qui faisaient matière à son travail; qu'il ait souffert, il n'en disait rien, qu'un sourire toujours à la hauteur de sa ferveur à servir, quelque dur que fût le service.

Le service rempli simplement, aimablement, parfaitement, comme à un championnat, on donne la réplique de son mieux, et spontanément, afin que son jeu soit le meilleur.

A ses funérailles, toutes les organisations sportives se sont fait représenter, et c'était bien leur place. Hassanein pacha, doit cette magnifique réussite en des fonctions si hautes, à l'esprit sportif qui a «ravitaillé» constamment sa nature de gentilhomme.

Et si tout ce que Le Caire compte d'officiel et de solennel, a marché profondément recueilli dans le

cortège du grand dignitaire de la Cour, les «camarades» d'Ahmad Hassanein à l'escrime, à l'aviation, formaient un aussi «naturel» cortège que celui des personnalités qui sont venus rendre un dernier hommage au Chef du Cabinet royal qu'ils ont suivi dans la tâche dont il s'acquittait si noblement. Et les tambours marquant le pas de parade, et les étendards en berne, et les magnifiques groupements de cavalerie, et les détachements de toutes les unités de l'armée, et tout ce que Le Caire compte de notabilités, voilà les obsèques de Hassanein Pacha; c'est magnifique, c'est sûr. Et le Grand Cordon de l'Ordre de Mohamed Aly, à titre posthume, c'est un honneur insigne.

Mais ce qui demeure, et ce qui lui reste à lui, Ahmad Hassanein, et ce qui reste à l'Egypte, après le départ de l'Homme, c'est une mémoire sans tache, parce qu'Ahmad Hassanein, a toujours été un grand seigneur; jamais un fonctionnaire, mais un vrai dignitaire, qui sait que pour bien servir, il faut le faire dignement.

MARIE CATH. BOULAD

TÉMOIGNAGE

POUR LA LANGUE FRANÇAISE

Nous considérons comme un devoir, ici, de témoigner sans relâche en faveur de la langue française. La langue française n'est pas l'auxiliaire servile d'intérêts commerciaux ou financiers. Si en Egypte, elle est tenue pour la langue internationale par excellence, si on la pratique dans le domaine des affaires comme dans celui des lettres pures, ce n'est pas, comme le prétend le Dr. Zaki Moubarak, pour envahir intellectuellement l'Orient, c'est — il devrait le savoir — pour des raisons purement historiques. Ne sait-il donc plus de quels hommes s'est entouré Mohammed-Ali pour insuffler la vie à son pays, l'arracher à la torpeur dans laquelle il s'était engourdi sous l'oppression turque? Comment peut-il penser que la France ait imposé sa langue? Comment? Par quels moyens? et pourquoi dans cette partie du monde plutôt qu'en telle autre? S' imagine-t-il que l'Orient est le seul endroit du globe, après la France, où l'on parle français? Qu'il fasse un petit tour au Canada, en Amérique du Sud, en Roumanie, en Grèce, et qu'il reparte vers les Antilles, vers l'indépendante Haïti où le français est langue officielle? Lorsqu'au XVIII^{ème} siècle, le Roi de Prusse Frédéric II appelait Voltaire chez lui, mettait le français Maupertuis à la tête de l'Académie de Berlin, proposait comme sujet de concours les raisons qui justifient l'universalité de la langue française, est-ce que lui, Roi de Prusse, songeait à soumettre son pays à la France, alors qu'au même moment il prenait les armes contre elle?

Le Dr. Zaki Moubarak a le droit de penser de la langue française ce que bon lui semble, à condition que ce qu'il pense soit conforme à l'évidence. Prétendre attribuer à la France on ne sait quelles souterraines ambitions de conquête sous le couvert de sa langue, c'est vraiment voir plus loin que la France elle-même! c'est aussi méconnaître les réalités du monde actuel, guidées surtout, comme on le sait, par des raisons

économiques qui se moquent bien de ce genre de conquêtes! Voit-on, pour les besoins de la cause, du Voltaire mis à la sauce Michelin? Ce serait d'un effet assez inattendu!

L'usage de la langue française ne met aucun monde, aucune nation en péril. Elle n'empiète sur aucune personnalité. Elle a par elle-même assez de vertus pour qu'on lui ne suppose pas de noirs desseins. Avec sa littérature elle apporte des idées qui n'ont jamais prétendu servir autre chose que le genre humain en général, et, en bonne servante, elle peut sortir des plis de son tablier assez de témoignages pour persévérer honnêtement dans sa tâche — que certains estiment peut-être prétentieuse, — d'auxiliaire de l'humanité.

N'est-ce pas Pouchkine qui à 32 ans, écrit en français à Tchaadaïev: «Je vous parlerai la langue de l'Europe, car elle m'est plus familière que la nôtre». Et son compatriote Gorki déclarait après avoir parlé de Balzac: «Il est évident que j'ai appris à écrire chez les auteurs français. Cela s'est fait par hasard, mais je crois que le résultat n'est pas trop mauvais, et c'est pourquoi je conseillerais chaudement aux jeunes auteurs d'étudier le français, afin de pouvoir lire les grands maîtres dans le texte, et d'apprendre chez eux l'art de la parole». C'est l'écrivain irlandais James Joyce qui affirmait que la langue musicale par excellence était le français, à cause de la délicatesse des intervalles où il se meut et à cause de la quantité de syllabes muettes qui lui prêtent quelque chose d'airain et de diaphane. C'est... mais, voyez-vous, on n'en finirait plus. Il y faudrait des collections de «Semaines Egyptiennes»! Ces trois citations disent assez bien que la langue française ne doit son prestige qu'à sa nature, ses vertus propres, bref, qu'elle n'a d'autre ambition que de servir.

AIMONS VILLON... D'OU QU'IL VIENNE

par **JACQUES DE LACRETELLE**

De l'Académie Française



JACQUES DE LACRETELLE

Je viens de recevoir un véritable volume de propagande en faveur des Lettres françaises. C'est un journal de vingt pages et de grand format, tel que nous ne sommes plus habitués hélas ! à en feuilleter ici. Et, en effet, il provient du Canada. Il est tout entier consacré à l'activité des éditions franco-canadiennes depuis cinq ans. On trouve là, avec leurs réalisations passées, leur programme futur. Et cela constitue, au total, le plus bel hommage que l'on puisse rendre à la culture française.

Je n'ignore pas, pourtant, que la question de ces éditions étrangères — car la Suisse et les Etats-Unis donnent aussi à nos ouvrages la même marque d'attachement — a éveillé chez nous quelque inquiétude. Georges Duhamel, en vigilant berger de nos Lettres, l'a exprimée ici même et a paru souhaiter que des mesures protectrices sauvegardent la fabrication nationale du livre. Je me demande si son voyage actuel au Canada, ses contacts avec une population qui, depuis près de deux siècles, veut lire, écrire et penser en français n'ont pas modifié son opinion. Il a dû voir combien cette initiative, même liée à des fins commerciales, contribue à maintenir ou à propager la connaissance de notre langue et se confond

finalement avec la cause de l'Alliance française qu'il préside.

Pour ma part, je juge que l'on nous a rendu là un service inespéré. Comment ! Pendant cinq ans l'exportation du livre français a été arrêtée net. Aujourd'hui encore, faute de papier et de moyens de transports, elle est à peu près nulle. Or, dans ce domaine, le seul peut-être, notre prestige n'a subi aucune diminution. Au contraire : on a continué à nous lire, à solliciter nos écrivains. Et nous verrions d'un oeil jaloux ceux qui se sont faits nos agents, qui nous ont conquis, non sans risques, un public plus étendu ! Que signifierait alors notre désir de répandre par le monde l'esprit et l'art de la France ? A quoi bon ces instituts, ces attachés culturels et ces organismes de propagande si, par un veto égoïste, on est incapable de fournir le produit qu'ils ont mission de vanter ?

Il est clair que, pendant un certain nombre d'années encore, nos éditeurs seront à peine en mesure de satisfaire aux demandes de la clientèle intérieure. On sait, en effet, que le tirage d'un livre, en France, à l'heure actuelle, ne peut guère dépasser dix mille exemplaires. Chiffre dérisoire dans bien des cas. De plus, la circulation difficile et toutes sortes de problèmes économiques ou financiers s'opposent vraisemblablement à l'entrée massive de nos ouvrages dans certains pays, qu'il s'agisse de grammaires ou de romans. Il est donc évident que si les éditeurs qui détiennent la propriété de ces ouvrages ne concluent pas des arrangements en vue de réimpressions ou de cessions provisoires, notre littérature et même l'influence de la langue française risquent de perdre un terrain considérable.

On me répliquera que l'on risque, en revanche, de ruiner l'édition française. D'abord, qu'il soit entendu, n'est-ce pas, que le profit de l'éditeur doit passer après l'intérêt de la culture française. Mais je crois très bête, même au point de vue commercial, que l'on refuse de céder temporairement à quelqu'un qui peut exploiter un fonds que l'on ne peut exploiter soi-même. C'est le raisonnement du paysan borné qui, plutôt que de s'associer à un concurrent, préfère laisser pourrir ses sacs de grains au grenier.

A cet égard, un auteur qui ne passe pas pour particulièrement modeste me faisait observer très justement qu'on n'est pas assuré d'écouler, dans dix ans, cinq mille exemplaires d'un livre qui peut être vendu aujourd'hui à cinquante mille.

Je sais bien que Duhamel s'élevait surtout contre l'introduction chez nous des livres français édités à l'étranger. « Allons-nous consentir à recevoir Villon de l'Amérique ? » demandait-il ironiquement. Pour-

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

THE EGYPTIAN HOTELS LTD.
MENA HOUSE
HOTEL
(PYRAMIDS)



THE SPORTS CENTRE:

HORSE RIDING

1st class mounts (P.T. 35 per hour)
Lessons by an English Riding-master
(P.T. 40 per hour)

MARBLE SWIMMING POOL

GOLF COURSE (all grass)

9 Holes.

TENNIS

quoi pas, si nous en manquons pendant quelque temps? Et de telles perspectives pourraient bien être salutaires à l'égard des éditeurs français. Qui sait si finalement elles ne serviraient pas l'acheteur et le gros public? La concurrence a toujours été un stimulant. Je demande même, si l'on juge nécessaire d'établir certains droits de douane sur les ouvrages importés, que ces droits soient réduits et qu'aucune barrière prohibitive ne vienne se dresser entre nous et ceux qui se dévouent à notre littérature. «Ah! vous aimez aussi Villon?... Eh bien! nous ne voulons pas du vôtre...» serait une réponse chargée d'ingratitude.

Car il y a cela aussi. Nous ne pouvons méconnaître avec cette brutalité les services que les amis de notre littérature ont rendus à la grande firme française pendant cinq ans. Séduits par notre esprit, ces hommes-là nous ont fait confiance. Bien mieux, comme ils se recrutaient le plus souvent parmi la jeunesse, ils ont rompu avec certaines traditions étroites et certains préjugés. Ils s'intéressent à ce qui naît, notre floraison poétique les passionne. A leurs yeux, la France n'est pas ce qu'elle demeure pour tant d'autres — une belle statue de marbre que leurs pères ont admirée — mais elle représente encore le mouvement, l'expérience, la libre esthétique, et ils répandent cette image. Allez-vous, au lieu de les accueillir, bannir ces nouveaux messagers? En cette matière, le protectionnisme à outrance serait la pire politique. Nous y perdrons le seul gain que nous ayons fait pendant la guerre.

Lucien Laoutelle

HELLADE

*Oh! qu'il est chèrement payé l'épanouissement des Patries,
La renaissance du Mai et de l'Avril des nations!*

(PALAMAS)

*Oh, toi Patrie, qu'importe si maintenant
Le pied d'un conquérant foule ta terre sacrée?
De même l'on a fouetté le corps de Jésus-Christ
Et de vinaigre et de fiel on l'a abreuvé.*

*Chacune de tes journées est une perle
Aux pierres précieuses de ta couronne ajoutée,
Et si l'ont t'a jetée morte par terre
L'Ange de la Résurrection viendra te relever.*

*Le martyr élève à des sphères célestes
Du Calvaire du Nazaréen il nous reste
Une religion. Après une journée de neiges vient*

*Une autre parsemée de roses, ensoleillée, divine
Tu le reverras ton soleil, sur les saintes ruines
Hellade, tu vaincras les nouveaux tyrans comme les*
[anciens

D. TSANGRIS

(Trad. par E. Psara)

Pour Elle

A UNE INCONNUE

*Elle a passé... Sur la terre
c'est comme si tout a changé:
Debout sous un pâle réverbère,
je griffonne ce stupide papier.*

*Elle était encore là
il y a un instant à peine:
frais minois, port de reine.
Elle m'écoutait attentivement
ou faisait semblant.
Moi, quoique blême,
j'étais très conséquent
parce que fidèle à moi-même
tout simplement.
Je lui parlais follement
(on aurait dit un enfant)
de l'Amour et des rêves grands:
autant en emporte le vent!
Elle souriait, riait hautement
ou bien, coquette se faisant,
approchait sa jeune tête
en montrant ses dents
pour me dire férocement:
Monsieur, c'est vrai, c'est beau.
Tenez, ça donne chaud, très chaud,
mais, tout de même,
n'est-ce pas que c'est agaçant?
C'était navrant.
Mais, patient, je citai des poètes:
Ronsard, Musset, Nerval.
D'un bah! elle m'arrêta
et d'un rire glacial
montra combien était comique
mon air trop sérieux
par nos temps atomiques.
En vain lui expliquai-je
la noblesse du coeur
et le rite éternel du baiser.
C'était un peu osé.
En soupirant, elle m'avoua
les bien connaître
pour s'être souvent donnée.
Vous croire, Monsieur, n'y pensez guère.
Dans ce monde, il y a trop à faire.*

*Sur la terre, tout est changé:
les coeurs, la noblesse et les baisers.
L'on fait tout, hormis aimer.
Elle a passé... Sous un pâle réverbère,
j'ai fini de griffonner mon papier.
Madame, est-ce vraiment vrai
que vous n'y pensez jamais?*

A. KHÉDRY



FORTUNE ET INFORTUNE

CHAPITRE I

Aperçu historique

Saladin, vainqueur des Croisés et fondateur de l'empire Ayubide, semble écraser de toute sa grandeur beaucoup de monarques d'Orient dont la destinée n'a pourtant pas été moins glorieuse.

Il est une époque particulièrement héroïque et terriblement agitée qui, coïncidant d'un côté avec l'effritement de l'empire Abbasside sous les coups des Mongols, et d'un autre côté avec la fin de l'empire Ayubide lui-même et la naissance de l'empire Mameluk juste au moment où avait lieu la croisade Franque contre l'Égypte, donna naissance à de belles figures toutes de courage et d'héroïsme.

Nous ne nous occuperons ici que de deux personnages qui, au milieu de cette tourmente, semblent rayonner sur leur siècle, forçant ainsi l'attention. D'abord une femme qui, faisant face aux premiers chocs, a su, parfois au milieu d'une situation inextricable, manoeuvrer avec autant d'intelligence que de courage et aplanir ainsi les voies. Ensuite un homme qui, saisissant les rêves avec autant d'audace que de maîtrise au moment où tout semblait devoir sombrer dans l'anarchie, se révéla être un de ces pétrisseurs d'hommes, un de ces créateurs d'empires qui, de leur haute stature, émergent au-dessus de leur temps.

Ici, dans le rôle que lui impartit le Destin, la femme ne le céda point à l'homme. Le fait est d'autant plus remarquable que, confinée dans le Harem et réduite au simple rang d'un objet de luxe ou de plaisir, la femme ne pouvait prétendre à un rôle susceptible de la sortir de l'ombre pour la jeter corps et âme dans l'arène où se décidait le sort des peuples et des empires.

Si, à certaines époques, certaines femmes ont, de derrière les moucharabiehs ou les lourdes tentures du Harem, su exercer quelque influence et parfois tirer les ficelles, leur rôle ne s'en est pas moins réduit à quelque intrigue de cour où la plus adroite, la plus séduisante prenait figure de favorite d'un jour.

Mais quelle est la femme qui, s'arrachant à la lascivité et aux torpeurs du Harem, a su, par sa seule intelligence et sa seule énergie, s'élever au-dessus des hommes et leur commander, prendre titre de sultane et marquer ainsi son époque de son sceau!

Cette femme, ce fut la reine Ismet Eddin, plus connue sous le nom de «Shagar Eldorr» (1), la seule du reste qui régnât dans l'Islam. Ce qui faisait surtout son charme, c'est qu'elle adorait servir et rayonner, et âme extraordinairement lumineuse, elle rayonnait de tous ses pores. Douée d'un grand caractère, intelligente, énergique, intrépide, généreuse, passionnée jusqu'à la violence dans ses amitiés comme dans ses haines, ignorant et haïssant le mensonge et l'hypocrisie, elle était inflexible sur le point d'honneur et ne pardonnait pas quand sa confiance était trahie. Et c'est sans doute par là qu'il faudrait expliquer sinon justifier certains actes de cruauté qu'on lui reproche, tel par exemple le meurtre de son époux Aibek Izzedin qui prit le nom de «Malik Al-Mo'ez Al-Jachinkir Al-Turcomani Al-Salihi», après qu'elle l'eut elle-même élevé au trône, comme du reste on reproche certains actes de même nature à Alexandre et à Napoléon.

(1) On la surnommait «Shagar Eldorr», soit «Bouche de Perles» à cause de ses très jolies dents. Il semble cependant que le mot «Shagar» qui signifie «arbre», soit une altération populaire du mot «tagher» qui veut dire «bouche».

Pour porter de tels jugements sur de tels hommes qui étaient certainement mûs par quelque intérêt majeur, comme la raison d'Etat ou une simple question de sécurité personnelle, il est d'élémentaire justice de remonter dans le temps par le coeur et la pensée, de se mêler aux événements de l'époque, d'en assimiler les moeurs, d'incarner même les personnages, de vivre leur vie, de partager leurs émotions et leurs sensations, de laisser son coeur battre à l'unisson du leur, pour enfin comprendre, expliquer ou justifier leurs actes. Il ne suffit pas de s'enfermer entre quatre murs, de s'attabler à un bureau et de s'acharmer à analyser les faits de l'histoire à la seule lumière de la froide raison. Ce serait comme si l'on disséquait une momie, et l'on n'aboutirait qu'à donner une image sans vie, image déformée, de la réalité des choses. Une image vivante de cette réalité, il faut laisser au coeur le soin de la concevoir, pour permettre à l'esprit de la concrétiser en pleine lumière, sans heurt ni artifice.

Nous ne nous appliquerons donc pas à travailler au scalpel de la froide raison sur les événements d'une époque déterminante de l'histoire des nations; d'autant moins que deux mondes, se dressant l'un contre l'autre, se combattaient féroceement l'un l'autre avec la ferme détermination de se détruire, non pas pour un intérêt majeur ou pour le bien de l'humanité, mais à cause de convictions religieuses, alors que là c'est une question de foi, et la foi est la connaissance du coeur qu'on ne saurait imposer ou changer par la violence.

L'Occident chrétien s'était levé contre l'Orient musulman, alors que Christianisme et Islamisme étaient sortis du même berceau. Si le Christianisme s'adapta davantage au tempérament de l'Occident, et l'Islamisme à celui de l'Orient, cela justifiait-il tant de haines et de massacres, comme Saladin n'a pas manqué de le dire à Richard Coeur de Lion?

Ces luttes se sont poursuivies quand même pour revêtir à l'époque qui nous occupe, un caractère d'une violence telle que les empires en ont chancelé.

C'est à ce moment précis qu'apparut cet homme extraordinaire que fut le sultan Baibars; et c'est à la non moins extraordinaire «Thaghr Eldorr» que revint le mérite de l'avoir choisi parmi les Emirs de l'époque pour lui confier le commandement d'une armée en déroute sans avoir combattu. C'est donc à Baibars que revint l'honneur d'avoir sauvé l'Orient d'un désastre presque consommé, puis renversé la situation à son avantage.

Les musulmans, dit M. R. Grousset, eurent la fortune de trouver un chef, un des meilleurs hommes de guerre de tous les temps, le mameluk turc Baibors Bundukdari, l'Arbalétrier, dont l'intervention contre les Francs, comme dix ans plus tard contre les Mongols, allait changer le cours de l'histoire. Il suffit de l'entrée en scène de ce soldat de race pour rallier les fuyards, les regrouper, mettre à projet la faute du comte d'Artois et faire de Mansoura sauvée, le point de départ d'une contre-attaque.

Les événements se sont par la suite succédé à une cadence accélérée. L'on eût dit le monde en folie. Des peuples en armes s'étaient levés de toutes parts pour marcher les uns contre les autres. Des légions innombrables sorties des plateaux de la Mongolie, cette pépinière de guerriers, s'étaient répandues de tous côtés, menaçant de tout emporter sur leur passage: Bagdad, Damas, Jérusalem! Le Caire allait-il sombrer à son tour?

Les Croisés s'étaient alliés aux Mongols, surtout contre les Mameluks, dans la pensée qu'ils pourraient laver la honte de leurs revers. Baibars leur inspirait autant de haine que de crainte. Le monde risquait d'aller à la dérive, et les rêves du pouvoir étaient en

de faibles mains. Baibars qui voyait le danger venir de tous côtés, fut un moment déconcerté, indécis sur la décision à prendre. De Bagdad où il était arrivé après la consommation de sa ruine, il se pressa de rentrer au Caire, mais pas avant d'avoir sauvé des mains de ses ennemis, celle qu'il aimait, la jeune et douce et timide Chivekiar, demoiselle de compagnie de Thaghr Eldorr, et que celle-ci lui avait choisie; elle avait même encouragé leur amour. La sultane ne savait certes pas que, par là, elle scellait son propre destin en excitant, d'un côté, l'inimitié de son époux, le soupçonneux et vindicatif Aibek Izzeddin qui crut à une idylle entre Thaghr Eldorr et Baibars; et d'un autre côté, la jalousie et la haine d'une fille de Harem, la satanique Sullafa, oeil de Bagdad au Caire, follement éprise de Baibars.

Malgré tout son courage, malgré son indéniable intelligence, son génie devrions-nous dire, Baibars avait le coeur ingénu. Quand il était pris de court, il restait décontenancé. Il allait même ruminer à l'écart, et ceci explique ses changements d'attitude dans sa jeunesse. Mais quand il avait démêlé les noirs desseins dont il était l'objet, il se déchainait comme un lion en furie. Aimant la bataille, il fonçait comme la foudre sur ses ennemis déconcertés, et profitant de ce premier avantage, il était, en un tour de main, maître de la situation. Fraternalisant avec les troupes dont il partageait le sort, il était devenu leur idole. Sollicité par l'amour de la gloire et des grandeurs, il ne pouvait souffrir la médiocrité. Il souffrait encore moins la sordidité des sentiments. Par là, il avait mille traits communs avec Marc Antoine.

Qutuz, le sultan en charge, quoique bon guerrier, comme du reste tout cette génération de Mameluks, était un personnage sans consistance, cruel et inconséquent, épris de chasse et de plaisirs. Alors que lui,

Baibars, était au-devant du danger, à la tête des troupes, Qutuz, escorté de ses officiers, allait chasser le lièvre ou la gazelle. Un jour, au retour de la première campagne contre les Mongols que Baibars poursuivait jusqu'à l'Euphrate, il avait dû, dans la fameuse bataille de Ain Jalût, attaquer avec sa seule cavalerie, cette cavalerie devenue légendaire depuis qu'elle avait renversé la situation à Mansoura, puis soutenir le poids de la bataille qu'il finit du reste par gagner; tandis que Qutuz, faussant les plans établis, s'attardait peut-être à dessein avec le gros de l'armée; Baibars, lassé, déchainé, et nous tâcherons de pénétrer son état d'âme à ce moment-là, — l'envoya chasser dans l'éternité; et se saisissant du trône avec l'audace qui le caractérisait, il sut s'imposer aussi bien à ses partisans qu'à ses adversaires et à ses ennemis, et le monde s'aplatit à ses pieds. De jour en jour, il affermit sa puissance et son autorité en volant de victoire en victoire; et édifiant un vaste empire, il s'appliqua, avant de reposer dans la paix d'Allah, à l'asseoir sur des bases solides en le gouvernant avec fermeté et justice. Et si l'heure du Destin sonna un peu trop tôt pour lui, il n'en réalisa pas moins une oeuvre grandiose digne d'un grand capitaine.

Autant Baibars que Thaghr Eldorr qui ont succombé à une mort tragique étaient dignes d'un meilleur sort. Mais il semble que le Destin marque de son doigt les hommes qu'il choisit pour changer la face du monde; car toutes les fois qu'un soleil brille dans le firmament, les bêtes de nuit bavent de rage, et les hyènes et les chacals se tapissent dans l'ombre pour guetter leur proie. Mais la haine, mais l'envie ni la calomnie n'ont terni une gloire, ni empêché les destins de s'accomplir.

FOUAD ABU KHATER

Bonnes feuilles

INQUIÉTUDE OCCIDENTALE, SÉRÉNITÉ ORIENTALE

Après avoir montré, dans son étude sur Malraux, que l'oeuvre de l'auteur de «la Condition Humaine» est un instrument de conscience métaphysique, c'est-à-dire un moyen de connaître le secret du monde, d'établir une relation entre l'univers et nous; après avoir également établi, d'accord avec Gide et Malraux lui-même, que le mysticisme n'est pas toute la spiritualité, qu'il y a spiritualité dans toute inquiétude métaphysique, même si elle aboutit au refus de la solution religieuse, M. Picon expose l'attitude de la civilisation d'Orient et de la civilisation d'Occident en face de ce problème. (N.d.l.r.)

«Notre civilisation est incapable de répondre aux problèmes auxquels la condamne la nature même de son génie. Hellénique, chrétienne ou matérialiste, la civilisation d'Occident n'a cessé d'admettre qu'une vie doit avoir sa justification. Cette justification, tour à tour, elle l'a découverte dans l'harmonie intérieure, dans le salut de l'âme, enfin dans le bonheur et la conscience de l'individu. Mais que le sentiment de cette justification s'altère, et notre vie est livrée sans défense au désespoir. L'Oriental, au contraire, que sa conscience «de n'être pas limité à soi-même, d'être un lieu, plutôt qu'un moyen d'action» détourne d'une telle exigence, est préservé de semblables défaites. A la sérénité de l'Orient se mesure la tragédie de notre race. «L'Occidental veut se soumettre le monde et trouve dans son action une fierté d'autant plus grande qu'il croit le posséder davantage... l'esprit oriental au contraire n'accorde aucune valeur à l'homme en lui-même: il

s'ingénie à trouver dans les mouvements du monde les pensées qui lui permettent de rompre les attaches humaines. L'un veut apporter le monde à l'homme, l'autre propose l'homme en offrande au monde».

De là le caractère très particulier, en Occident, de quelques expériences humaines. L'Occident fait dépendre la valeur de la vie individuelle de l'exercice des puissances qui posent en face du monde l'homme qui en est séparé. Nul rêve plus tenace et plus cher au coeur de l'Occident que cette mythologie de la volonté qui est au fond des grands romans européens comme de notre passion de l'Histoire, et qui réunit dans nos songes César à Rastignac, Napoléon à Julien Sorel. D'où la relation de l'art occidental à l'individu, l'art oriental, étant au contraire, l'instrument d'une sensibilité impersonnelle. («L'artiste n'est pas celui qui crée: c'est celui qui sent», dit le chinois Ling.) De là, enfin, la place de l'érotisme dans notre sensibilité. Il y a un érotisme en Occident parce que la vie sexuelle y devient un problème — parce que «l'autre», pour l'Occidental, existe, alors qu'il n'existe pas pour l'Oriental. La volonté de pénétrer dans la conscience intime du partenaire est ce qui transforme l'amour en passion et en crée la tragédie. «Tout le jeu érotique est là: éprouver ses sensations propres et imaginer celles du partenaire». — Et cette volonté d'ailleurs vaine est essentiellement liée à l'exigence de l'affirmation personnelle. Volonté de puissance — Ferral devant Valérie —, ou angoisse de la solitude — Kyo devant May —, l'érotisme est toujours une exaltation où tente de se justifier une existence trop consciente d'elle-même».

GAËTAN PICON

(Les citations sont toutes empruntées à l'ouvrage de Malraux: «Tentation de l'Occident».)

A PROPOS DE LA "VOIX HUMAINE"

de JEAN COCTEAU

Le Groupement des "Amitiés Française" du Caire a dernièrement présenté à ses membres "La Voix humaine" pièce en un acte de Jean Cocteau, que Mme Myriam Jabès interpréta avec une sensibilité frémissante. Cette pièce fut précédée d'une Introduction de M. André Vigneau, qui avec l'immense compétence qu'on lui sait, synthétisa dans les lignes qui suivent l'essentiel de l'apport que Jean Cocteau a fait au théâtre français contemporain. N.d.l.r.

* * *

Mon but est de tâcher de vous apporter ici des petits morceaux de Paris.

Jean Cocteau fait partie de Paris.

Avant que nous assistions à sa pièce je vais vous lire quelques extraits du "Secret professionnel", livre qu'il a écrit en 1922, au moment où le théâtre, à Paris, évoluait nettement, et accusait de réels progrès.

La mise en scène reprenait tous ses droits, le mouvement et la lumière s'associaient au texte. Jean Cocteau le fit avec un esprit particulier, et quoique vous le sachiez déjà nous allons tout de même nous familiariser un peu plus avec sa tournure d'esprit par la lecture de quelques passages du "Secret professionnel".

Au théâtre, Jean Cocteau débute avec "Parade". Ses collaborateurs sont Erik Satie et Picasso. Il invente une chorégraphie qui, partant des gestes les plus familiers, les précise, les exagère, les mêle jusqu'à obtenir la danse. Parade, hué au Châtelet en 1915, fut acclamé au théâtre des Champs-Élysées en 1920.

Après "Parade" vint "Le Boeuf sur le Toit", musique de Darius Milhaud. Cette fois Cocteau supprime les visages, emploie des clowns, les cache sous des têtes de carton, concentre toute la force expressive sur les mains et le corps des interprètes. Le "Boeuf sur le Toit" est une farce mélancolique où le sujet n'a aucune importance. Seule compte la manière dont chaque rôle se développe et trouve sa place dans l'ensemble.

Après "Le Boeuf sur le Toit", Cocteau trouve l'occasion de mettre au point toutes ses tentatives dans "Les Mariés de la Tour Eiffel", en collaboration avec Irène Lagut, Jean Hugo et les jeunes musiciens. Dans Les Mariés, au lieu de faire de la *poésie de théâtre*, il fait, pour la première fois, de la *poésie de théâtre*, c'est-à-dire que l'action est soumise aux mécanismes de l'image et que le texte qui l'accompagne est d'une concision élémentaire. «La poésie de théâtre, écrit-il, doit se voir de loin. Or la poésie au théâtre est une fine dentelle qu'on nous montre à distance. C'est une faute grave, toujours recommencée».

En somme, toute l'oeuvre de Cocteau tend à un réalisme supérieur et à ce «plus vrai que le vrai» dont il parle souvent et qui est le propre de l'art.

Après, nous avons vu, à Paris, «La machine infernale», «Orphée», «Les parents terribles».

Ce soir ici nous allons voir: «La voix humaine».

Jean Cocteau avertit presque toujours son public qu'il faut être très indulgent et attentif, car il aborde toujours le difficile. Je vous demande pour lui, ce soir, d'être attentif et indulgent, et je vous le demande pour nous.

Son livre débute ainsi: Le jugement dernier.

J'interroge:

— Et les catastrophes de chemin de fer, Seigneur? Comment m'expliquerez-vous les catastrophes de chemin de fer?

Dieu (gêné). Ça ne s'explique pas, ça se sent.

Et plus loin quelques remarques sur le style ou d'ordre général.

Le style ne saurait être un point de départ, dit-il. Il résulte. Qu'est-ce que le style? Pour bien des gens, une façon compliquée de dire des choses très simples. D'après nous: une façon très simple de dire des choses compliquées. Un Stendhal, un Balzac même essayent avant tout de faire mouche. Ils y arrivent neuf fois sur dix, n'importe comment. C'est ce n'importe comment, vite à eux, qu'ils adoptent selon les résultats obtenus, cette manière d'épauler, de viser, de tirer vite et juste, que je nomme le style.

Un Flaubert ne pense qu'à épauler. Peu importe la cible. Il soigne son arme. La dame du tir qui tourne le dos aux cartons, le contemple. Quel bel homme! quel chasseur! quel style! Peu lui importe que le tireur fasse mouche, pourvu qu'il épaulé longuement, gracieusement, et, surtout, qu'il n'aille pas vite en besogne.

Le carton? Le carton est à dix mètres: l'infini pour les myopes et les personnes qui ne veulent pas voir plus loin que le bout de leur nez. Donc, l'élite.

Le style point de départ est une grande faiblesse.

Cette faiblesse caractérise les époques où il est inutile de se jeter à l'eau avec l'instinct de conservation comme maître nageur.

Après la tempête, après une nécessité de retour au calme, à la tenue, il arrive ce phénomène que l'art fourmille d'épauleurs excentriques. Ils offrent aux yeux la pire apparence du désordre. Il leur arrive de tirer juste, mais avant tout, ils épaulent. C'est alors, puisque nous visitons un labyrinthe, une sorte de romantisme classique. Fausse concision, fausse vitesse, fausse hâte d'atteindre le but. Ainsi, pour épuiser notre métaphore, ressemblent-ils à ces tireurs qui visent dans une glace, ou entre les jambes, la tête en bas. Ainsi faisait Robert, acrobate de la carabine, jusqu'au jour où un général spirituel imagina de le conseiller comme partenaire à notre pauvre ami Garros. L'idée l'amusa, on fit des essais. Robert manquait tout. Il prétendit que de n'avoir pas sa barbe postiche le gênait. On lui permit la barbe. Il manquait toujours. En fin de compte, il avoue employer un compère, tirer fort mal, et n'avoir pas osé le dire parce que ses papiers n'étaient pas en règle.

Un tic ne saurait être style, même un tic noble. Soigner sa pensée, la manier, la mettre en relief, c'est soigner son style. Autrement envisagé, le style ne peut qu'obscurcir ou qu'alourdir.

Le vrai écrivain est celui qui écrit mince, musclé. Le reste est graisse ou maigreur. Il y a dans le tireur excentrique, toujours si à la mode, un terrible mélange de graisse et de maigreur.

Mon ami Francis Picabia, l'esprit le plus souple que je connaisse, est un tireur qui trouve plus amusant de tirer sur la patronne du tir que de tirer sur l'oeuf. Tire-t-il sur elle? Non. Il craint les gendarmes.

Je me sens pauvre lorsque nous discutons. Ni l'un ni l'autre, nous ne jouons pour la galerie. Nous aimons le jeu — mais pendant que je m'exténue à jouer dans certaines limites et selon les règles, le voilà qui saute, qui joue n'importe comment et n'importe où, qui consacre la triche alors que personne mieux que lui ne connaît les règles du jeu. J'en ai assez d'être battu. Je l'imite. Nous en arrivons à jouer dos à dos, chacun pour soi, dans une entente parfaite.

La poésie doit avoir l'air pauvre pour ceux qui ne connaissent pas le vrai luxe. Un poème est le comble du luxe, c'est-à-dire de la réserve, le contraire de l'avarice. De loin, du premier coup d'oeil j'allais dire en flairant, soupesant un livre, l'expert estime sa qualité.



EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERIS à P.T.4,5 le pain double

"c'est un produit Kafrrayat"

Phytoline



*Pur beurre végétal
Remplace
avantageusement
le beurre
animal*

*Un produit
"Kafrrayat"*

"La PHYTOLINE ne se vend jamais en vrac. Exigez la boîte d'origine".

S.O.P.



№ 10

PAPASTRATOS



20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

Un vrai poète se soucie peu de poésie. De même un horticulteur ne parfume pas ses roses. Il leur fait suivre un régime qui donne à leurs joues et à leur haleine le maximum de couleur et de parfum.

Selon nous, le poète ne fera pas d'art d'après l'art. Il usera du véritable réalisme, c'est-à-dire qu'il accumulera en lui des visions, des sentiments, et au lieu de s'en servir à la hâte au risque d'émouvoir par un chantage sentimental comme un brillant journaliste, les laissera tranquilles. Ainsi se formera, peu à peu, un amalgame, un magasin de rapports inattendus, toujours à portée de sa main, sans qu'il s'en doute. Depuis trop longtemps l'*image* abîme la poésie. Un livre de poésies était un livre d'images, une suite de comparaisons où chacun pouvait satisfaire ce goût de la singerie, hélas! encore si vif chez l'homme.

Or, un poète qui procède par images peut nous distraire comme un commis voyageur amuse la table d'hôte en confectionnant un lapin avec une amande et des allumettes, il ne nous touchera jamais. Il s'occupe de poésie. Il parfume ses roses. Si les roses sont fausses, il trompe les naïfs. S'il possède réellement des roses, il les gâte. On pourrait dire de presque tous nos grands poètes officiels qu'ils gâtent leurs roses.

Les bonnes larmes ne nous sont pas tirées par une page triste, mais par le miracle d'un mot en place. Peu de personnes sont dignes de pleurer ces larmes-là. Que la poésie émeuve peu de personnes, c'est possible. N'ai-je pas dit qu'elle était le comble du luxe.

Un poème doit perdre une à une toutes les cordes qui le retiennent à ce qui le motive. Chaque fois que le poète en coupe une, son cœur bat. Lorsqu'il coupe la dernière, le poème se détache, monte seul comme un ballon, beau en soi et sans autre attache avec la terre.

Vous apprendrai-je, en outre, que les mots bizarres, les épithètes, l'emphase, le pittoresque l'empêchent de s'élever?

La poésie prédispose donc au surnaturel. L'atmosphère hypersensible dont elle nous enveloppe aiguise nos sens secrets et nos antennes plongent dans des profondeurs que nos sens officiels ignorent. Ces odeurs qui arrivent des zones interdites rendent ces sens officiels jaloux. Ils se révoltent. Ils s'épuisent. Ils cherchent à fournir un travail au-dessus de leurs forces. Un merveilleux désordre s'empare de l'individu. Attention! A qui se trouve être dans cet état, tout peut devenir miracle.

Les poètes vivent de miracles. Ils surgissent à propos de toute chose, grande ou petite. Les objets, les désirs, les sympathies se mettent d'eux-mêmes sous leurs mains. L'incohérence du sort se rythme pour leur venir en aide. Ils connaissent des époques royales. Mais qu'un miracle manque, les nerfs se dénouent, les sens s'assoupissent. On dirait que du doit devenu maigre la bague magique tombe. Ce sont des périodes pénibles. La poésie, comme une drogue, continue d'agir mais se retourne contre le poète malade et le harcèle de malchances. Le sentiment de mort qui lui était ce que la volupté du vertige est à la vitesse devient un spasme de chute.

Un jour, le doigt engraisse, la bague s'y retrouve et le miracle réapparaît.

Nous sommes ici en face de phénomènes plus spéciaux, sur lesquels nous n'avons aucun contrôle et qui sont à la poésie apprivoisée ce que l'occultisme est à la science.

La poésie, s'il lui arrive de se mêler au mécanisme des rêves, ne provoque aucune rêverie, ni rêvasserie. Elle apporte parfois aux rêves un relief, une violence critique, une superposition de décors dont le souvenir mêlé à des souvenirs de veille ajoute à cette nausée morale qui lui est propre.

La rêverie, la rêvasserie, sont le fait du poète sans poésie. Car la poésie n'empêche aucunement la viva-

cité, l'enfantillage, les jouets d'un sou, les farces, les fous rires que les poètes mènent de front avec la plus incroyable mélancolie.

On accuse d'arrivisme ce qui pousse avec une force irrésistible. Le théâtre, surtout, plus voyant que les livres, attire le reproche d'arrivisme sur celui de nous qui s'en préoccupe. Ce reproche m'étonne toujours.

Arriver... Arriver à quoi? Arriver où?

Pour nous autres, qui agissons en marge des récompenses et des places à prendre, l'arrivisme n'a pas plus de sens qu'une liasse de billets de banque entre les mains d'un sauvage.

Voilà. Maintenant nous allons assister à une pièce de Jean Cocteau.

ANDRÉ VIGNEAU



IL EST UN PALMIER...

*Il est un palmier
Au seuil du village,
Il est un palmier
Que le vent altier
Secoue avec rage.*

*Combien de dattes mûres
Qui s'écrasent au sol;
Combien de dattes mûres,
Autant que le vent dure,
Dont il tranche le col.*

*Il est un fellah
Au seuil du village,
Il est un fellah
Dans la main d'Allah,
Heureux du dommage.*

*Car sans sueur ni peine
Son panier se remplit,
Car sans sueur ni peine
Le vent qui se déchaîne
Travaille à son profit.*

*Il est un palmier
Au seuil du village,
Il est un palmier,
Un vent fort altier,
Un fellah très sage.*

LOUIS OVIDE

ÉLIXIRS ET VIEUX PAPIERS

(Le cahier retrouvé)

Dimanche 7 — Le petit jour barbouillant les carreaux de ma fenêtre dont les persiennes étaient demeurées ouvertes me retira délicatement des abîmes de l'inconscient.

Ce matin, est tout propre, limpide, léger. Un fin matin qui attend encore son parfum.

Lundi 8 — Il a promis de m'écrire. En attendant je me plais à imaginer son écriture : un peu inclinée, des lettres bien tracées fuyantes légèrement vers la fin des mots.

Je compte et recompte le Temps qu'il faut accorder à la poste, à ses occupations, aux trains, au facteur manquant de flair et commençant sa tournée par les numéros impairs de notre rue.

Toutes ces pensées dans la tête me font aussi mal qu'une névralgie. Et même si vraiment il écrivait, je trouverais sans doute sa lettre trop courte ou trop froide. Je serais sûrement déçue : j'attends trop.

Mardi 9 — Pour garder de l'idéal en soi, jusqu'à ce que la mort nous délivre du dangereux esclavage des autres et de nous-mêmes surtout, il faut s'être habitué de bonne heure à considérer l'univers de la beauté morale comme le fumeur d'opium considère les songes de son ivresse. Ce qui constitue leurs charmes, c'est d'être des songes ne correspondant à rien de réel.

Mercredi 10 — Toujours rien ! S'il m'aimait, il comprendrait que je sois impatiente, et que j'ai besoin d'être rassurée.

Il faudrait dire : « eh bien ! tant pis c'est fini ! ». Mais pour cela il faudrait du courage. C'est trop dur parfois d'avoir du courage...

Dans un an, peut-être moins, tout cela me paraîtra ridicule, tout cela me sera indifférent, et je me moquerai de l'avoir pris tellement au sérieux. Enfin on le dit, ça doit être vrai. Mais comment arriver jusque là ? Pour le moment je suis « nouée » et ne peux ni pleurer, ni avaler. Et tous ces jours à vivre... se lever... déjeuner... voir des gens, avoir l'air naturel. Non, jamais je ne pourrais.

Jeudi 11 — Le souvenir est beau comme un Temple en ruine.

Vendredi 12 — Bien fou celui qui cherche une consolation auprès d'un être humain. Il est le plus souvent déçu, car l'être humain est fragile, chancelant et peu fait pour comprendre, et soutenir ses semblables.

Samedi 13 — Après : *Un mois chez les filles, et un mois chez les hommes*, (Dieu, que c'est vieux !) M. Choisy compte écrire : un mois chez une sainte... un mois chez le diable...

un mois chez les bêtes... un mois chez les esprits... un mois chez les parias... un mois chez les libraires... un mois dans l'illusion... un mois chez les atômes... un mois chez elle, et elle réunira le tout sous le titre de : *le Zodiaque Moderne*. La douzième partie sera intitulée : *chez Dieu pour toujours*. Or, comme on n'entend plus parler d'elle, c'est par la douzième partie qu'elle a dû commencer...

Dimanche 14 — Rester chez-soi ! Quel délice. Avec un bon livre, près d'un feu qui pétille ; avec un soupçon de rhume pour se sentir autorisée à toutes les paresse, mais pas assez de rhume pour en souffrir.

Lundi 15 — Sa lettre ce matin faisait anti-chambre sur un plateau dans le vestibule.

Son écriture : nerveuse, dure et nue. Son style : un peu conventionnel. Déformation professionnelle, je suppose. Il a dû l'écrire entre deux signatures de contrats. Un entr'acte, quoi !

Je suis contente. Heureuse, presque. Je respire plus agréablement. Je comprends un peu ce qu'a dû éprouver le pauvre Lazare pour se rehabituer à être vivant.

Maurienne

VICTOIRE

*Devant les chars d'acier des tyrans
Qui ne laissent que ruines et désolation sur leur*
[passage,

*Des nations petites où grandes épouvantées,
Ploient comme des arbres fouettés par le vent.*

*Toi seule, Hellade, tu tiens haute ta belle tête
Tes enfants comme aux temps antiques des Persans
S'élancent comme s'ils avaient des ailes d'aigles,
Et sur tes frontières font face à l'ennemi.*

*Et soudain le monde entier qui plein d'épouvante
Attend ta défaite, entend soudain les strophes*
[triomphales

*De peans joyeux célébrant la Victoire
La Victoire des Hellènes incomparables.*

*A ! salut, salut, Hellade glorieuse
Aux Salamnes et aux Marathons !
Ton nom était et reste un symbole
De Liberté resplendissant entre les siècles*

S. SKIPIS

(Trad. par E. Psarà)

MON CAHIER DE L'ANNÉE DERNIÈRE

par **COLETTE NEVYNE**

Lundi 18.

- ◆ Dieu créa les oeillets pour servir de houppe à poudre aux fées des jardins.
- ◆ Je pense à lui si intensément qu'il me semble retrouver ses yeux dans la nuit.
- ◆ Un regard de reproche qui laisse une impression d'insolation.

Mardi 19.

- ◆ Cartomacienne : vendeuse d'espoir.
- ◆ Vent : l'éventail de la Nature en colère.
- ◆ Mais pourquoi me traite-t-il avec affabilité, comme si j'étais une reine en disgrâce?
- ◆ A force d'épier l'aube elle changea de couleur... et le sommeil rampa vers moi doucement.

Mercredi 20.

- ◆ Avoir une âme douce comme le sable pour que le vent puisse déplacer les dunes de mes ennuis.
- ◆ Je passe sur la pointe des pieds à côté du silence de son cœur...
- ◆ Peut-être qu'en pleurant mon âme reverdira.

Jeudi 21.

- ◆ A l'Orient un hameçon invisible pêche l'or du jour naissant...
- ◆ Mais j'attends déjà le soir pour livrer mes cheveux à la brise, pour abandonner mes larmes à la fée des étoiles.
- ◆ S'il m'aimait moins?... Non! je préférerais qu'il ne m'aime plus de tout.

Vendredi 22.

- ◆ J'ai chassé les dragons de ma tourmente enfiévrée et ma douleur s'est détachée de moi comme une fleur fanée de sa tige.
- ◆ Mes yeux filtrent une nostalgie si douce qu'elle traverse les herbes, remonte le cristal des tiges et se suspend aux feuilles en larmes qui ne tombent pas.

Samedi 23.

- ◆ Etre pareille à l'églantine qui parfume la main qui la blesse.

Dimanche 24.

- ◆ La lune ne paraît pas encore mais la brise m'apporte une musique dont le parfum me ramène à lui.

Lundi 25.

- ◆ Je suis seule dans un rectangle de verdure... Et pourtant... si près, si près de lui.
- Un souffle spontané m'apporte un parfum de miel, les arbres font leur sieste et les huppées s'interpèlent à voix étouffée... La lune éteinte s'est poudrée pour s'assortir aux nuages, les corbeaux sont immo-

biles et le ciel porte une robe en mousseline blanche.

Que la solitude est douce sur terre certains après-midis.

◆ Il me semble être une petite fille à qui on aurait permis, durant l'absence de sa gouvernante, de rester seule au jardin à condition de ne pas respirer trop fort les fleurs d'été.

◆ Je l'aime plus que jamais. Avec une âme d'enfant.

◆ Que ne vient-il m'emporter dans ses bras le long d'une pelouse qui monte jusqu'au ciel... Je voudrais aller au bal avec lui, dans la lune, pour savoir ce qui se passe au delà des nuages et savoir ce qui se passe au dedans de ses yeux...

Là-bas, je glisserai ma main dans la sienne et, fixant les cercles qui remuent dans l'azur je lui demanderai, gravement, s'il m'aime encore...

Lundi 2.

◆ Vaut-il mieux n'être plus aimée que mal aimée?

Et pourtant, la rose préfère être torturée qu'oubliée dans un champ.

Jeudi 5.

Son silence...

Je passe sur la pointe des pieds.
Ma vie s'efforce de battre encore.

Pourquoi mourir?

Il laisserait l'araignée de l'oubli
Tisser sa toile sur mon image.

Ma petite main porte-bonheur s'est brisée
Je m'appuie sur un roc
Qui soutient ma détresse.

COLETTE NEVYNE



POÈME

*J'ai voulu te nommer et ne trouvais ton nom!
Mon rêve allait vers toi qui n'as point de visage...
Je te cherche et j'appelle évoquant ton image
Indécise et flottante en mon songe profond.*

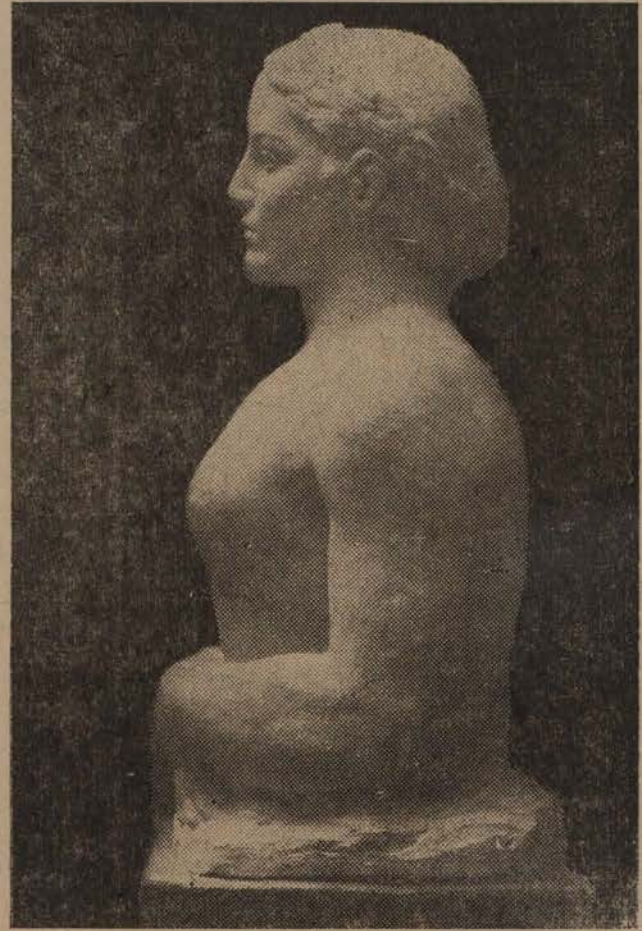
*Ma vie en te frolant d'une vague caresse
D'un instant fugitif a créé l'Infini.
J'ai voulu retenir sa frémissante ivresse
Et n'ai de cet amour que mon rêve terni.*

CÉCILE GÉDÉON

ART NÉO-HELLÉNIQUE



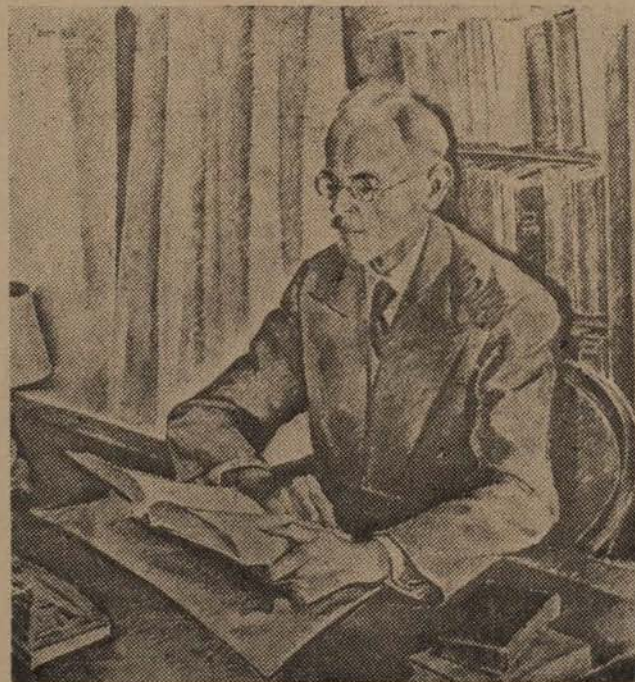
TH. MORALIS
Portrait du peintre Sunhealiste Christodoulo



BELLA RAFTOPOULO — *Torse de femme*

Nous apprenons qu'à Athènes se prépare actuellement une Exposition Panhellénique d'Art. Cette exposition groupera les oeuvres que les jeunes peintres hellènes ont accomplies durant les années d'occupation et qu'ils n'ont pu exposer à cette époque.

L'art néohellénique des dix dernières années a fait de grands progrès dans tous les domaines: la peinture où excellent Gounaro, Asteradis Hadjikyriacos, Condoglou, Vassilikiotis, Policandriotis etc., la sculpture où les oeuvres de Tombros, Sophos, Apartis, Zogolopoulos, Papatristopoulos etc., sont marquantes, la gravure où se distinguent Jean Kefalinos, An-



AGLAE PAPPA — *Portrait du Dr. B. Pappas*

gelos Thoodoropoulos, Sp. Vassiliou, D. Moralis, Koroyannakis, M. Papadimitriou, P. Rengos et de plus jeunes comme Zepas, Moschos Velisandis etc.

Dans ces manifestations artistiques le portrait joue un rôle primordial; les artistes hellènes qui excellent dans ce domaine peuvent être fiers d'avoir par un travail consciencieux et probe contribué à l'évolution de l'art en Grèce. De Mathiopoulos et Joannidis, spécialistes du portrait, nous arrivons aux jeunes d'aujourd'hui dont nous publions quelques reproductions d'où se dégagent du caractère et une forte personnalité.



G. VELISSARIDIS — *Le Sculpteur*



EMM. ZEPPOS — *Jeune grecque*



KOULA BEKIARI — *Portrait de Jeune fille*



ORESTE CANELLIS — *Jeune fille aux boucles*

Pages retrouvées**PAYSAGES MÉDITERRANÉENS**

Le jeudi 13 Août 1942, M. André Siegfried publiait dans le «Figaro», les pages ci-dessous: panorama, évoqué de façon vivante et familière, d'une partie du globe que les communiqués militaires imposaient chaque jour à la pensée de ceux qui vivaient séparés de nous.

Le voyage dont parle M. Siegfried date de mars 1940. Les impressions colorées qu'il enferme en ces pages s'inscrivent en marge des traités d'économie politique qu'il a consacrés depuis cette date à nos pays de l'orient méditerranéen. (N.d.l.r.)

De Marignane à Tunis.

Ce jour-là, l'étang de Berre est terne, le ciel est gris. Quand on débouche sur la mer, après avoir survolé une mince bande de côte, sèche comme un squelette, on ne voit qu'une eau glauque sous des nuages bas. Mais ensuite, au-dessus de la mer des nuages, c'est le plein ciel par-dessus une immensité de cumulus qui semble un immense glacier. On se dirige vers le Sud-Est et je cherche constamment à voir quelque sommet de la Corse ou de la Sardaigne pointer hors de cet océan, mais on ne voit rien et les heures passent. Tout à coup, très au-dessous, la terre, mais du côté qu'on n'attendait pas: elle est basse, brune, avec des lagunes et de gros villages aux maisons serrées. Il me faut un certain temps pour m'apercevoir que c'est l'Afrique, et tout de suite c'est Tunis: un golfe profond, encadré de montagnes lointaines, une ville très grande, dans une plaine. L'aérodrome est comme tous les aérodromes.

C'est une déception. La ville française est banale: la grande avenue, en dépit de ses palmiers, est celle d'une ville de province; la Résidence ressemble à une préfecture: les cafés seraient comme des cafés du Midi, s'ils n'étaient remplis de gens à fez, qui causent en fumant, comme au Caire. Mais vers la Goulette et le golfe, la nature est belle et le panorama prend de la grandeur: au nord le cap Bon, avec une Méditerranée bleue, au sud deux montagnes, qui semblent géminées et président à l'ensemble du paysage, avec une sorte de nonchalance. Les couleurs lointaines sont sombres: noires et violet foncé, mais plus près — car c'est le printemps — les teintes sont claires, avec des villages arabes d'un blanc éclatant. On est bien en Orient, un Orient triste, bien différent de la Côte d'Azur, annonçant la mélancolie de la Méditerranée orientale. Et, en effet, à la différence de l'Algérie qui regarde à l'ouest, avec un pressentiment de l'Atlantique, la Tunisie regarde à l'est, avec le pressentiment de la tristesse égyptienne.

De Tunis à Alexandrie.

Il est six heures et le soleil se lève quand on décolle. La lagune est triste, les deux montagnes géminées se détachent en noir vers le sud, comme un Vésuve qu'on verrait double. L'avion franchit en quelques minutes le golfe, s'engage vers l'est par-dessus des montagnes fauves et désertes, et puis, de nouveau la mer; mais cette fois éclatante d'azur et de lumière, avec un fond de ciel bleu sans nuages. On pique vers le sud-est et, pendant trois heures, c'est la Méditerranée glorieuse, immobile, vaine, la même depuis l'antiquité. Nous sommes très haut, nous la survolons sans doute à 2.000 mètres, et l'on domine d'innombrables petits nuages blancs, au-dessous desquels on aperçoit le bleu des eaux. De Tripoli, on ne voit rien qu'un aérodrome banal, ou des groupes d'avions italiens font collectivement des loopings.

On passe sur quelques vergers, mais aussitôt c'est le désert, et de nouveau la mer jusqu'à Benghazi. Benghazi est, au bord du rivage, une petite ville blanche, entourée de murs et de forts, dans une solitude complète, entre le désert vide et la mer vide. Les vagues qui viennent se briser en écume blanche sont le seul signe de vie. Le désert reprend ensuite. Il est immense, sans limites, sans fin. Sous l'avion il apparaît avec des couleurs violentes, se déroulant comme un tapis richement coloré: le fond est fauve ou rouge, avec des roches si sèches qu'elles semblent calcinées, se détachant en brun sur le reste; il n'y a pas un seul arbre pendant des centaines de kilomètres, mais seulement des touffes d'herbes d'un améthyste charmant, ou bien de petits massifs de fleurs jaunes comme des genêts; on devine parfois une rivière souterraine à de longues traces d'humidité verdâtre qui suivent des dépressions.

Sur la côte, les rochers tombent, rouges, dans une mer bleue, d'une invraisemblable pureté, mais il n'y a trace ni de bateaux, ni de villages, ni même d'une vie quelconque. Comme la côte d'Égypte fait un rentrant, il faut, pour piquer sur Alexandrie, traverser de nouveau la mer. Pendant deux heures on ne voit plus que ciel, nuages et, de très haut, des flots bleus. Il est quatre heures et demie et, comme on doit arriver à Alexandrie à cinq heures, l'oeil scrute avec soin l'horizon vers l'est, pour voir si quelque chose se dessine. Rien, et puis encore rien. Puis, sans qu'elle se soit annoncée par rien, une féérique apparition, celle d'une ville rose sortant des flots, éclairée par les rayons très obliques d'un soleil qui va se coucher. Je reconnais le port, la ville étroite et longue entre la Méditerranée et le lac Maréotys, les maisons blanches se pressant les unes contre les autres, l'aérodrome vers lequel déjà nous descendons. Quand l'auto me conduit vers le centre, le soleil a déjà presque disparu, l'atmosphère est devenue bleue et les lumières s'allument dans les rues; quand j'entre dans ma chambre, donnant sur le port du nord, dont la forme est celle d'un oeuf, des étoiles déjà brillent au ciel et l'on aspire l'humidité qui monte d'une mer si proche qu'on se croirait en bateau.

Alexandrie.

La ville est laide dans ses détails, banale, plus méditerranéenne ou levantine qu'orientale, avec ses allées de palmiers comme à Nice, ses rues encombrées de gens aux costumes sans caractère. Son charme est dans sa position, si proche de la mer que celle-ci est toujours présente. La couleur de l'atmosphère est exquise, elle est de perle, avec, au soir tombant, des reflets bleu sombre qui donnent au coucher du soleil cette mélancolie remarquée par Barrès: «Nous approchons d'Alexandrie qu'enveloppe déjà la douceur égyptienne... et tandis que le jour finit dans une prodigieuse tristesse».

Ce n'est plus seulement l'Orient, c'est l'Asie qui commence au canal Mahmoudieh: dix minutes de taxi, vous y êtes, et voici tout l'Occident derrière vous, moralement si loin que vous n'y pensez même plus. On dirait un canal indien, un arroyo de l'Indochine, avec ces rives fangeuses, cette eau jaune, ces barges massives chargées de coton, cette humanité bariolée et affairée qui se presse partout, ces palmiers qui sentent l'oasis, ces chameaux dédaigneux et ces innombrables bourriquets. On vient de passer la frontière ultime de l'Occident.

Le Caire.

Voilà les plus belles couleurs du monde, Paris excepté, par un coucher de soleil du mois de mai. Le Nil est brun, couleur de boue, mais ses reflets sont moirés d'améthyste, de perle, de lumière: les voiles énormes

des bateaux sont éclatantes de blancheur et le ciel est d'un bleu tendre, qui finit en rose, dont la délicatesse est celle des pays tempérés. Le fleuve est énorme, les maisons qui le bordent sont laides, mais de loin semblent des palais. Tout est prestigieux, car vers l'est apparaît, profil impérieux, net et délicat, le dessin de la mosquée de Méhémet Ali, avec comme fond, les falaises du désert, qui commence sans transition.

Le Delta.

Quand on regarde avec soin, c'est sombre, monotone, quelque chose comme une Flandre africaine, une autre vallée du Pô, un Languedoc: des canaux innombrables et rectilignes, séparés par des étendues entièrement plates de champs, avec, de temps à autre, sur des éminences, des villages dont les maisons sont pressées les unes contre les autres et qui ressemblent à des îles au milieu d'une mer. Mais, au printemps, des détails charmants modifient cette impression: les blés et les maïs sont d'un vert frais et jeune, le ciel qui n'a pas encore été brouillé par les sables du Khamsin est d'un azur tout neuf, les couleurs sont claires, on a l'impression d'une invraisemblable jeunesse de a nature.

Les Hôtels.

Le Windsor, à Alexandrie, est sympathique. Ce n'est pas un palace; il n'est pas non plus énorme. Mais sa situation est magnifique, directement sur le port du Pharos, qui est d'un ovale parfait, toujours vide de bateaux, largement ouvert sur la Méditerranée. Des chambres de l'hôtel donnant de ce côté, le paysage ne comprend aucun arbre, rien qu'un demi-cercle de maisons étonnamment blanches, tombant dans une mer étonnamment bleue, avec cependant quelquefois des reflets de perle; au loin les vagues, quand il y a du vent, écument sur un azur agressif. Le soir, l'humidité saline monte d'une mer si proche qu'on se croit sur le pont d'un navire.

Le Continental, au Caire, est d'un autre style. J'y vois très bien les héros de Jules Verne. Il est énorme, monumental, construit dans ces temps heureux où l'on n'économisait pas l'espace et où l'on faisait aux clients large place, dans des chambres aux vastes proportions.

Il donne sur un jardin public tropical, plein de palmiers et d'arbres exotiques, sur les rues populeuses et grouillantes, remplies du bruit d'une foule bruisante, d'où se détachent des cris, des appels de marchands, une rumeur confuse qui n'est pas d'Occident.

Il y a des officiers anglais en kaki, prenant des cocktails ou des whisky and soda, et puis de vieux gentlemen à la peau basanée, la tête coiffée du tarbouch, qui discutent à loisir devant un verre d'eau: ce sont des pachas; certains d'entre eux passent là toute leur journée. L'atmosphère n'est pas celle d'un palace, ni même ultra-moderne, il y a je ne sais quoi qui date et il faudrait un mince décalage d'imagination pour se représenter Philéas Fogg, entrant suivi de Passe-Partout, cependant que Fix se dissimule derrière une colonne, ou même Gordon, tout droit sous son casque colonial et partant pour Kartoum.

Ismailia.

Le paysage est si simple, si net dans ses caractères qu'on le dirait stylisé. Le lac Timsah est d'un bleu vif, mais avec des colorations tendres, l'horizon est de sable, couleur cachou clair, avec des dunes au loin, le canal est immobile; la ville d'Ismailia, avec ses maisons qui ressemblent à de somptueuses villas, sa végétation luxuriante, son palais de l'administration, de style colonial, appartient à la famille des établissements anglais de l'Inde. Pourtant, le jardin public, en dépit de sa luxuriante flore tropicale, a je ne sais quoi d'un jardin de sous-préfecture. On serait en France si, au fond du canal, à l'est, ne passaient de grands bateaux dont on sent qu'ils sont des oiseaux de haute mer: l'imagi-

nation les suit sans peine jusqu'au bout du monde, où ils vont en effet: à Madagascar, en Australie, en Chine...

L'Egypte est là pourtant, avec le canal d'eau douce, où des dahabiehs aux voilures invraisemblablement hautes attendent patiemment le moindre souffle de vent: c'est toujours l'Egypte éternelle.

D'Alexandrie à Jérusalem.

A neuf heures du matin, je monte dans un petit avion, où je suis seul avec le pilote et qui s'envole, léger comme une plume: je pourrais me croire en taxi. Droit vers l'est, on survole tout le bas Delta, qui est d'une platitude totale, jusqu'à l'horizon confus, tout embué d'une humidité qui s'élève de ce marécage. Car il y a de l'eau partout: les bras du fleuve, les canaux innombrables, cent mille flaques qui miroitent faiblement sur un ciel brumeux. On traverse la branche occidentale du Nil, toute en boucles, étonnamment sinueuse et paresseuse, qui aboutit à un barrage et ne communique pas avec la mer, puis la branche orientale; les canaux se distinguent à ce qu'ils sont rectilignes et font ressembler le Delta à un marais salant. Les couleurs sont sombres, sales, sans grâce aucune, c'est toujours du brun ou du vert bouteille; on survole des lagunes plates, où se distinguent des bateaux pêcheurs qui semblent immobiles, figés. Puis c'est l'aérodrome de Port-Saïd, entre la mer et la lagune, très loin de la ville qu'on ne voit même pas.

Quand on repart, dans un autre avion, Port-Saïd apparaît et l'on se rend compte que c'est une île, très petite, au milieu d'une immensité de plans d'eau: au nord la Méditerranée, très bleue; à l'est et à l'ouest, les lagunes dont on ne voit pas la fin; au sud, le canal, qui ne se distingue des lacs que par deux levées de terre, si minces qu'elles semblent deux lignes tracées par un dessin. La ville est blanche, très resserrée sur elle-même; des bateaux sont arrêtés dans l'avant-port, et là aussi tout paraît figé. Quand on regarde à terre, du haut du ciel, il semble toujours que le temps s'est arrêté! La direction de l'avion est vers le nord-est, à travers le coin sud-est de la Méditerranée: celle-ci est parcourue d'innombrables petites vagues, se terminant en écume blanche et qui ont l'air alertes et pressées; puis des nuages nous cachent l'eau. Une heure après environ, dans une déchirure du ciel, apparaît une petite ville, dont les maisons pressées les unes contre les autres bordent une mer agitée qui se brise sur des rochers: je crois d'abord que c'est Gaza, puis je m'aperçois que c'est Jaffa et qu'on est arrivé. L'avion, en effet, qui tombe dans des trous d'air, descend rapidement vers un paysage de jardins, remplis d'orangers, avec des fermes blanches clairsemées qui ont la forme de forteresses, et tout de suite, on atterrit à Lydda, magnifique champ d'aviation, dont les pistes d'atterrissage se développent en éventail dans sept directions.

L'auto qui me mène à Jérusalem gravit agressivement des pentes calcaires, abruptes, blanches, parsemées d'oliviers. On arrive sans s'en rendre compte, car ce n'est pas de ce côté-là que la ville est belle. On ne s'aperçoit qu'on y est qu'en traversant la porte de Jaffa, étroite comme celle d'un donjon. Il est midi.

Jérusalem.

Je ne l'ai vue, cette fois-ci, que sous la tempête, avec des rafales de pluie et de vent, un ciel noir bouché, apocalyptique; mais Jérusalem peut être vue ainsi, on comprend mieux son caractère tragique. Du haut du Mont des Oliviers, la ville se détachait, blafarde, sur un horizon indiscipliné, tandis qu'à l'est, au delà du Jourdain, les Monts de Moab resplendissaient curieusement sous les rayons d'un soleil d'orage. C'était un paysage de malédiction.

Le King David Hotel.

J'ai revu cet hôtel, le plus beau de tous ceux que je connais: le directeur, rencontré ultérieurement au Continental du Caire, le chef de la réception, le comp-

table m'ont reconnu; j'ai retrouvé le hall aux vastes proportions, la salle à manger, les salons; j'ai retrouvé surtout la vue, sublime, sur les murs de la ville, vue parfaite, sans un seul défaut, qui laisse tout au fond une échappée sur la mer Morte, derrière Bethléem. J'ai fini par m'accoutumer à ce nom qui, d'abord, je ne sais pourquoi, m'avait paru irrespectueux, car devons-nous du respect à David? J'étais plus irrespectueux moi-même quand j'avais imaginé, pour Jérusalem, un bar qui s'appellerait *Jehovah's?*

Beyrouth.

Quand on débarque à Beyrouth, venant de la Côte d'Azur, on est peu dépaysé; avec moins de raffinement naturellement, c'est un paysage qui rappelle Nice; mêmes montagnes méditerranéennes tombant dans une mer de lapis, mêmes oliviers, mêmes jardins pleins d'orangers derrière des murs mystérieux; la foule est simplement plus levantine et l'atmosphère est un peu plus violette. De l'ancien Casino qui sert de demeure au résident général, la vue, par-dessus un beau bois de pins maritimes, embrasse le plus beau demi-cercle de montagnes qu'on puisse imaginer; mais dans les quartiers du bas de la ville, le contact, la communion avec la mer sont aussi intimes qu'à Alexandrie; depuis les chambres, on entend le ressac des vagues sur les rochers. On éprouve l'unité foncière de la Méditerranée, partout la même, à Beyrouth comme à Barcelone.

De Beyrouth à Damas.

En auto il faut deux heures. Le mois de mars, en Syrie, c'est encore l'hiver. Au col, qui sépare le versant méditerranéen du plateau intérieur qu'est la Béka, entre le Liban et l'Anti-Liban, tout était blanc de neige. La Béka, l'Anti-Liban, l'Hermon faisaient un paysage d'hiver, le fond de la terre était couleur de chocolat. Nature sévère, de lignes simples et larges, sans grâce, mais pleine de grandeur. Damas, ensuite, paraît ouverte sur la lumière, le midi, la tiédeur: ville blanche aux toits plats, oasis non de palmiers mais de peupliers, qui rappelle Salt Lake City et les montagnes rocheuses. A l'est, l'immensité du désert qui s'ouvre.

La maison de Renan.

A une quinzaine de kilomètres au nord de Beyrouth, sur la côte, se trouve la maison où Renan résida et sans doute écrivit une grande partie de *La vie de*

Jésus. Le propriétaire, un Syrien, est très fier du souvenir qui s'attache à cette maison, qui déjà appartenait à son grand-père quand Renan y fut. Le site est un site quelconque de la Méditerranée, comme il y en a beaucoup sur la Riviera française, c'est-à-dire magnifique, à proprement parler glorieux: c'est, sur un petit promontoire dominant la mer, un chalet quelconque, entouré de beaux arbres avec des terrasses d'où l'on voit à la fois les flots et la montagne.

On nous offre un vin aromatisé, et pendant ce temps on nous raconte le séjour du grand écrivain; nous voyons ensuite la chambre où il travaillait, puis, à quelques minutes de là, le monument de sa soeur Henriette. En somme, le souvenir a été conservé pieusement.

De Beyrouth à Alep.

En auto, il faudrait six à huit heures, en avion, à peine deux. L'aérodrome est superbe, une plate-forme rocheuse qui surplombe la mer. On longe le Liban, à cinq ou six cents mètres de hauteur et la chaîne de montagnes apparaît comme un mur sans fissure, dans lequel on distingue tout au plus des terrasses et quelques vallées, qui s'enfoncent. A Tripoli on tourne vers l'est et on s'engage dans la trouée d'Homs où l'on survole le Krack des Chevaliers.

Vers le sud, on distingue en enfilée la Béka, entre les deux chaînes neigeuses du Liban et de l'Anti-Liban, tout au fond au sud, l'Hermon, et bientôt, tout au fond au nord, une tâche blanche à l'horizon, qui est l'Ammanus. C'est émouvant de deviner la carte immense qui se déroule sous vous. Vers l'Orient, le sol est plat, brunâtre, avec des lacs et d'assez nombreux villages; le désert, qui pourtant est proche, n'est pas visible, et l'on arrive à Alep sans que rien l'annonce.

De l'air, c'est sans grandeur: une ville qui s'étend sur une plaine. Il faut être descendu pour en saisir la beauté, qui tient à la citadelle, une forteresse féodale et crénelée sur une sorte d'acropole centrale dominant toute l'agglomération. La ville alors prend tout son sens: un entrepôt au seuil du désert, l'une de ces cités-caravanes qui servent ou servaient de trait-d'union entre la Méditerranée et le monde oriental. On sent une grande richesse commerciale, les souks, plus beaux que ceux de Damas, rappellent ceux de Tunis. Il y a peu de verdure, la terre est brune, sans grâce, avec de grandes étendues vides, comme en Espagne.

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie Française

Dejeuner de Clochards

L'exposition des peintures de Marguerite Nakhla, à l'Atelier d'Alexandrie, a remporté un succès égal à ceux qu'elle recueillit au Salon d'Automne de Paris, à celui des Beaux-Arts d'Asnières, à la dernière Exposition Internationale de Paris et au Salon des Artistes Français en 1939.

Le Musée des Beaux-Arts d'Alexandrie a acquis «Les Tuileries», un de ses paysages de France des plus réussis.



PRODUCTION DES ÉTABLISSEMENTS TECHNO-INDUSTRIELS

NASSIB-TORCOM

N. & T. GARIBIAN FRÈRES

FABRICANTS - ENTREPRENEURS - REPRESENTANTS

Siège : 15, Rue Emad-El-Dine, LE CAIRE — Tél. 43361-59272

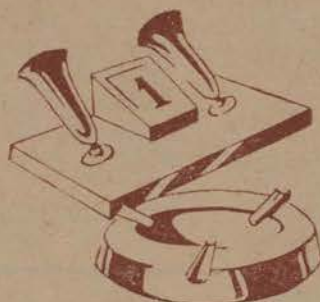
ARTICLES LUMINAIRES - APPAREILS ELECTRIQUES
BATERIES DE CUISINE EN ALUMINIUM
ARTICLES DE RECHAUD ET MEUBLES METALLIQUES



HOOR



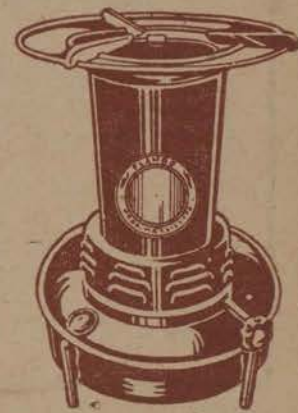
MASSIS



KADOLUX



SEVAN



FLAMBO

PAQUES!

Faites vos achats

Choisissez vos cadeaux

Chez GROPPI

Rue Malika Farida & Midan Soliman Pacha

SPIRO SPATHIS

MANUFACTURER

HIGH CLASS MINERAL WATERS

8, Sharia Khalig el Khûr (Emad el Dine) Cairo

Téléphone 51038

R. C. Caire 4925

Everything for Music

AT

PAPASIAN & Co.

CAIRO

9, ADLY PASHA ST.,

TEL. 54407

ALEXANDRIA

7, FUAD FIRST ST.,

TEL. 21780

LARGE STOCK FOR :

Pianos, Radios and Portable Gramophones,
Wind & String, Instruments and Accessories,
Sheet Music and Complete Orchestrations,
Classical and Latest Dance Records,
Hire, Tuning and Repair of Pianos,
Servicing and Repair of Radios & Pick-ups
Hire of Radios, Pick-ups & Amplifying Systems

LETTRÉ DE PARIS

En arrivant à Paris on est à nouveau assailli par la splendeur de son architecture vue à travers les branches d'arbres dénudés et noircis par l'hiver, donnant à la perspective des craquelures de porcelaine. Les monuments, les édifices, les palais, les avenues sont tels qu'on les a laissés avant-guerre. Mais à certains coins de la place de la Concorde, il y a des plaques aux murs où sont inscrits des noms de jeunes gens tombés pendant la Libération.

Il y a des façades aussi imposantes que celle du Ministère de la Marine, marquées par des éclats d'obus et ridées par des mitrailleuses. Il y a certains socles sans statues. Mais peu.

Vaillamment Paris est en train de prendre le dessus. Les ouvriers sont en train de lui relever les peaux. Les blessures sont en bonne voie de guérison. Les bronzes sont redorés, comme la statue de Jeanne d'Arc, à la Place des Pyramides, qui étincelle comme un feu d'artifice. Les jardiniers se pressent de redonner aux parcs leur intimité d'avant-guerre.

Les boulevards sont pleins de magasins. Et les magasins reluisent de vitrines. Bien que les objets exposés ne soient pas de première qualité, le chic ne manque pas. L'or étant rare, les bijoutiers exposent de l'argent doré. Les montres sont plus épaisses. Les bagues immenses, bombées et parsemées de brillants comme un ciel étoilé.

Pour tout, il faut des bons et des tickets. Au restaurant on vous demande des tickets pour le pain. Vous dites que vous êtes étranger, et ils vous pardonnent. Car il n'est pas vrai qu'ici on soit xenophobe. La France, comme toujours, a une prédilection pour les étrangers. Les journaux disent qu'elle facilitera les visas d'entrée pour les avoir.

Comme transport, les taxis sont des véhicules dont on entend parler, comme l'aurora borealis, et qu'on ne voit jamais. Il y a des fiacres qui vous secouent les intestins et vous dévalisent. On est cahoté et pris de tremblements aigus par les roues, et l'on se demande comment les dames à immenses perruques blanches arrivaient à garder leur dignité à l'époque. Le métropolitain continue, comme la pulsation d'un cœur, dans les souterrains de la capitale. Certaines petites stations sont négligées avec arrogance, mais c'est encore le moyen de transport le plus pratique.

Les théâtres, pour lesquels je vous enverrai une longue lettre, battent leur plein. La ville est inondée de pièces, — bonnes et mauvaises. Il y a aussi une vague de traductions de l'anglais. Les décors sont beaux. Et l'on remarque beaucoup plus de jeunes sur scène, bien que certains noms n'aient pas l'air d'être affectés par le temps. On retrouve des acteurs connus avant guerre, un peu vieillis, mais toujours les mêmes. Comme si la montre n'avait pas avancé.

Les maisons de mode sont étouffées de clientes, bien que les prix soient exorbitants. Les épaules des robes présentées sont larges et très travaillées. Il y a beaucoup de strass et de perles sur les robes de soir. Les jupes sont larges et froncées. La mode est moins excentrique que sous l'Occupation, mais elle retient toujours ses caprices. Après la collection de chapeaux d'hiver, on voit déjà la collection du Printemps. Les chapeaux en tissus multicolores: des verts émeraudes, des cyclamens, des violines. Dessus, comme des jardins suspendus, des touffes de violettes écrasant des roses, des fleurs de champs, des oeillets. Ou alors, deux petits oiseaux blancs, des panaches, des plumes niquées avec assurance et coquinerie. Et plus les femmes sont vieilles et passées, plus leurs yeux s'attardent sur les chapeaux jeunes et frais.

Il a neigé, au commencement de mars, les journaux prétendaient qu'il n'avait neigé depuis vingt ans. Les pantalons de ski, les bottines, les parapluies ont réapparu comme des perce-neiges. Les arbres ont été

enveloppés de coton. Parce que non suffisamment rétribués, les balayeurs de rues ont laissé le blanc couvrir rues et trottoirs jusqu'au-dessus des chevilles. Les Américains roulèrent des boules qu'ils lancèrent aux jeunes filles.

Le Louvre a réouvert une partie de ses salles. L'École Française coudoie l'École Flamande, Allemande, Italienne. Des étudiants prennent des notes sur des calepins. Une femme guide les touristes et donne des détails d'exécution. L'autre aile arbore avec arrogance les bijoux de la Couronne.

Les galeries sont pleines d'expositions de peinture. Il y a des modernes qui n'ont pas évolué depuis le cubisme. Il y en a d'autres qui s'abritent derrière le mysticisme. D'autres qui prennent leur plaisir dans le sang. D'autres qui aiment simplement le soleil. On est surtout frappé par le manque de progrès qu'a fait l'Art depuis la guerre.

Près de la Madeleine, une salle expose les humoristes. Des dessins de plus en plus gâteaux, des nez de plus en plus boutonneux et humides. Très drôles et optimistes. Qui fait sentir que tant qu'on a conservé son sens de l'humour on n'est pas encore perdu.

La saison du ballet a commencé. Les noms comme «Lac des Cygnes», «Le Spectre de la Rose», «L'Oiseau Bleu», illuminent les affiches. Les danseurs sont jeunes. Manquent de précision. Tâtonnent un peu. Mais lorsqu'on en a été privé pendant si longtemps, tout est beau bien que pas nouveau.

Les salles de concerts présentent des talents locaux. Les programmes n'ont changé en rien. Les mêmes Haydn et Mozart, les Beethoven classiques et romantiques, quelques bouffées de Chopin, puis Debussy et les Russes modernes. En fermant les yeux on se croirait à l'immuable Alhambra d'Alexandrie, mais mieux chauffé.

Et dans ce tourbillon, on s'arrête essoufflé, inconfortable et heureux. On se demande laquelle des deux existences vaut d'être adoptée. Notre confort monotone où l'épuisement repu d'ici? Si l'on pouvait simplement amalgamer les deux.

JOHN PAPASIAN



LIBERTÉ DE 1944

*Que la parole brise les liens
Et que notre cri reste un, unique:
«Au dessus de notre terre
que l'esprit se déploie»*

*Car l'Hellade à présent
en déchirant son suaire
sort de la tombe, resuscitée
avec un nouveau glaive puissant.*

*Avec ce glaive entouchant le ciel,
elle va graver, solennelle,
en Pensée et en Action
la nouvelle page sacrée.*

*Que nous autres pour la garder,
avec des mains blessées
nous travaillons incessamment à faire
le coffret sacré digne d'elle*

ANGÉLOS SIKÉLIANOS

Commentaires Musicaux

par H. SOULON

Le 22 janvier dernier, le violoniste Robert Soetens et la pianiste Suzanne Roche ont donné au Caire un récital de musique française qui a été vivement apprécié. Les artistes interprétèrent les sonates pour violon et piano de Darius Milhaud, de Debussy et de Ravel. Ses oeuvres furent présentées et commentées par notre collaborateur H. Soulon. Nous nous faisons un plaisir de reproduire ici ces commentaires. N.d.l.r.

Vous savez comme moi qu'une oeuvre musicale ne se comprend bien qu'après avoir été entendue plusieurs fois. Il est très difficile, même à un musicien très averti, de saisir du premier coup les différents développements d'un thème, ses différents traitements, le sens de telle modulation, de telle transition, de telle combinaison harmonique. Impossible de comprendre l'esprit d'une oeuvre quand on ignore dans quelles circonstances elle est née, sous quelles influences, quelle est sa place dans l'oeuvre du musicien.

Quand il s'agit d'oeuvres comme celles que vous allez entendre, oeuvres peu connues, rarement jouées, jamais entendues en Egypte, l'initiation ne me paraît pas seulement utile mais nécessaire. Ce n'est donc point par pédantisme mais pour vous permettre d'entrer dans une rapide compréhension de ces oeuvres délicates, difficiles, et qui peuvent surprendre au premier abord, que j'ai recueilli pour vous les éléments d'information que je vais vous transmettre.

Mais auparavant, puisqu'il s'agit d'une manifestation de musique française, je voudrais mettre l'accent sur le caractère spécifiquement français, en effet, de ces oeuvres.

Que Claude Debussy signe ses sonates en faisant suivre son nom de deux mots dont il se pare comme d'un titre de noblesse: Claude Debussy, musicien français, ce n'est point seulement parce qu'à ce moment là la France est en guerre avec l'Allemagne, mais parce qu'en effet son art est un retour à la pure tradition française. En réaction contre la déclamation du wagnérisme, contre la redouance romantique de Beethoven et ses interminables développements, il s'inspire de formes françaises anciennes, renoue avec Rameau, Couperin, J. B. Leclair, instaure un art tout de pudeur, de discrétion, de sobriété. La musique avec lui ose badiner, s'amuser, rire; on n'est point obligé de l'écouter la tête dans les mains.

Avec Ravel, c'est l'intelligence et l'esprit qui entrent dans la musique — c'est l'ironie, cette pudeur de l'esprit: qualités bien françaises; c'est aussi la grâce sans afféterie, la fantaisie, une fantaisie surveillée, jamais débridée, et aussi, quoi qu'on en ait dit, une sensibilité, qui pour ne point s'étaler, n'en est pas moins perceptible, une sensibilité nuancée de sourire. Ravel, un classique en son fond, comme Debussy, dont les plus désinvoltes caprices s'inscrivent toujours en des formes de l'ordonnance la plus pure.

Darius Milhaud est d'un autre tempérament. Son dynamisme, sa fougue, sa générosité d'invention, son étrangeté et les inégalités de son goût le mettent à part. Mais ce n'est pas pour rien qu'il est né à Aix en Provence et nous verrons que sa sonate ne fait nullement disparate à côté de celles de Debussy et de Ravel. Vous remarquerez en effet que les trois sonates qui vont nous être jouées sont parentes par l'esprit. Toutes les trois sont faites d'une matière musicale transparente, dépolluée toutes les trois sont imprégnées d'esprit méditerranéen. Esprit méditerranéen, esprit français, c'est à dire ordre, clarté, horreur de l'emphase, délicatesse et quelquefois subtilité — mais aussi chaleur latente, amour de la vie, sensualité affinée — beauté obtenue par la simplicité et l'économie des moyens, par la synthèse harmonieuse de la sensibilité, de la fantaisie et de l'intelligence.

La première sonate que vous allez entendre est celle de Darius Milhaud. Elle fut ébauchée en 1945: c'est donc une oeuvre de jeunesse, et je dirais que c'est une de ses premières oeuvres, si, au dire de M. Soetens, Darius Milhaud n'avait déjà à ce moment là une pleine

caisse de manuscrits. M. Robert Soetens qui a été le camarade et l'ami de Darius Milhaud au Conservatoire de Paris a vu le manuscrit et assisté à la naissance de l'oeuvre. Darius Milhaud, tout en étudiant la composition, suivait avec M. Soetens le cours supérieur de violon. Il en joue fort bien, dit M. Soetens et la preuve en est que, à cette même époque, M. Soetens créa, avec la participation de l'auteur qui tenait une partie de violon, le *ter quatuor à cordes* de Darius Milhaud.

L'oeuvre donc fut ébauchée en 1915. Elle fut achevée en 1917 à Rio de Janeiro où Darius Milhaud était parti comme secrétaire de Paul Claudel. L'oeuvre est dédiée à André Gide. En jeune-homme qu'il était Darius Milhaud fut vivement impressionné par la lecture des *Nourritures terrestres* qu'il venait de découvrir, et il exprima à son tour son exaltation dans le poème musical que vous allez entendre.

C'est une des rares oeuvres de Milhaud dont on puisse dire qu'elle est égale d'un bout à l'autre. On sait en effet que Milhaud est capable d'avoir des trouvailles de génie, mais que ces heureux moments s'accompagnent souvent de défaillances, de banalités. Celle-ci est sans faiblesse: c'est un véritable chef d'oeuvre.

Le *ter* mouvement est intitulé: *Pastoral*. Le thème très mélodique évoque les paysages de Provence — les paysages chers à Gide mais également au musicien puisqu'il est Provençal. Du point de vue harmonique, c'est un mélange curieux — très caractéristique de Milhaud, de consonances parfaites et de dissonances atonales. L'impression générale cependant est toute de limpidité, de transparence, comme dans le *ter* mouvement de la Sonate de Debussy que vous entendrez ensuite, comme dans la sonate de Ravel. Et vous voyez que j'avais raison de parler d'un esprit méditerranéen commun aux trois musiciens.

Le 2ème mouvement est vif. Cette fois c'est la Provence toute pétillante de soleil, de vie, de bruits. C'est, il me semble, une matinée heureuse: nous croyons entendre un air de piccolo, une flûte aiguë de berger dans les montagnes ensoleillées. Après le développement du thème, toujours dans un mouvement très vif, brusque arrêt et coda où l'idée première est répétée en un mouvement ralenti — dédoublé — avec un accompagnement du piano à la main gauche qui reproduit textuellement les notes et le rythme de la *Barcarolle* de Chopin — cette fameuse *Barcarolle* sur laquelle, au témoignage de son journal, Gide ne cesse de s'escrimer — une des oeuvres, soit dit entre nous, les moins originales de Chopin. Pointe d'humour à l'égard de Gide, fervent admirateur de Chopin, comme on le sait, de Gide qui, par ailleurs ne semble pas avoir prêté grande attention aux avances du jeune musicien? Je le croirais volontiers.

Le troisième mouvement est lent. C'est encore un thème mélodique d'un caractère à la fois contemplatif et voluptueux. Puisque la dédicace à André Gide et l'inspiration des *Nourritures terrestres* nous y invitent, j'évoquerais ici volontiers l'atmosphère implacable d'un soleil dominateur, une lumière vibrante et tremblante, et j'y verrais l'illustration de ce passage des *Nourritures*: «Tu n'imagines pas, Nathanaël ce que peut devenir enfin cet abreusement de lumière; et la sensuelle extase que donne cette persistante chaleur...

Le thème se poursuit en effet d'une manière égale jusqu'à une péroraison consonante d'une grande beauté: l'extase fervente et calme.

Aspect caché de Milhaud, assez rare pour qu'il soit d'autant plus précieux.

Le final très vif fait avec ce mouvement lent un

contraste violent. Le thème en est passionné, lyrique, plein d'une exubérance dyonisiaque. Et cependant le sentiment demeure toujours bucolique et pastoral. Darius Milhaud a bien voulu traduire et à réussi à traduire cette impression de volupté, d'ardente sensualité qui émane des paysages provençaux, de la terre méditerranéenne.

Lancé dans le groupe des Six, et cueillant de jour en jour de nouveaux lauriers, Darius Milhaud a oublié cette oeuvre et n'a rien fait pour la faire connaître. M. Soëtens qui la connaissait et avait des raisons amicales de la mettre à son répertoire, l'a reprise. Il l'a jouée dans toutes les capitales d'Europe entre autres à Rome, en 1938 à la Villa Médicis dont Jacques Ibert, grand ami de Milhaud était alors directeur. Ibert ignorait cette oeuvre et elle fut pour lui une véritable révélation.

M. Soëtens l'a jouée aussi à Paris pendant la guerre, en 1939-40, dans un concert donné par la Société des musiciens modernes. Chose étrange, à Paris même elle était parfaitement inconnue et ce fut là aussi une surprise et une révélation.

Bien qu'écrite antérieurement aux sonates de Debussy et de Ravel, elle tient parfaitement sa place tant pour sa qualité que pour son caractère de musique moderne. Je l'ai déjà dit: c'est un chef d'oeuvre.

La sonate pour violon et piano de Claude Debussy est la 3ème des 6 sonates qu'il avait projeté d'écrire en 1915, 3 ans avant sa mort, la 1ère étant pour violoncelle et piano, la seconde pour flûte, alto et harpe. La maladie — un cancer pour lequel il subit deux opérations inutiles — la mort, l'empêchèrent d'écrire les trois dernières. Ainsi la sonate que vous allez entendre est en fait, je ne dis pas seulement la dernière de ses sonates, mais la dernière de ses oeuvres. A ce point de vue, elle nous est particulièrement chère — particulièrement émouvante si l'on se rappelle qu'elle a été écrite dans les affres d'une maladie qui ne pardonne pas. Mais elle a de plus ce caractère étrange de condenser en ses quelques pages toute la matière de l'oeuvre debussyste, d'être comme la synthèse de son oeuvre entier. Elle est dans tout son sens le testament de Debussy. Elle fut écrite pendant l'hiver de 1916-1917. Debussy, comme je vous l'ai dit, était malade, il pressentait sa mort et sans doute c'est à cette angoisse qu'est due la volonté de condenser à l'extrême sa pensée, dans la crainte qu'il n'eût point le temps de mettre le point final.

Dans cette sonate, Debussy impressionniste procède non par grandes lignes continues, mais par touches. Les thèmes sont courts.

Le premier mouvement est un *allegro vivo*. On entend d'abord le premier thème, simple, dépouillé, sur des accords tenus du piano. Suit un deuxième thème — le thème féminin, comme dans les constructions classiques — un thème lyrique et nettement mélodique. Puis le thème du début est repris à l'envers, exposé par le piano, et le mouvement se termine par une coda vivement enlevée. Mouvement, comme on le voit, parfaitement construit.

Le 2ème mouvement est un *Scherzando*. C'est, selon le titre, un intermède fantasque et léger. Nous retrouvons ici le Debussy humoristique de *Minstrels* et du *Général Lavine*, avec moins de pétulance cependant, moins d'ironie et comme avec une nuance de mélancolie. Dans le cours du développement intervient un thème de couleur orientale, aisément reconnaissable, qui s'achève en une sorte de péroraison fluide, broderie du violon qui, sur une pédale de do du piano, se développe délicatement et peu à peu s'éteint.

Dans le finale, le thème du début est réexposé (comme dans la forme cyclique) mais dans le lointain et pianissimo, puis le thème véritable est exposé par le violon. Dans ce mouvement, Debussy, comme il l'écrivit à son ami Robert Godet, tâche de réaliser ce qu'il appelle «le jeu simple d'une idée tournant sur elle-même comme un serpent qui se mord la queue». Au milieu survient, comme dans la 2ème partie, une mélodie orientale peu développée et servant de transition à un trémolo tout bruisant d'appels de cor, d'éclats de trompette — Ce n'est pas une interprétation subjective: Debussy souligne ses intentions par ces mots plusieurs fois répétés: *Cuivrez. Cuivrez. c'est à dire donnez au*

piano le timbre du cuivre. Enfin la sonate se termine par un *animato* prodigieux, un véritable tourbillon giratoire et saltatoire. Cette oeuvre pleine et concentrée ne dure pas plus de quinze minutes.

Cette sonate n'est entrée au répertoire des musiciens français que vers les années 20-25. M. Soëtens a été ici encore l'un des premiers à la jouer et à la faire connaître.

La sonate de Ravel a été écrite entre 1923 et 1927, c'est à dire dans la grande période de sa production: l'époque de la Valse, de l'Enfant et des sortilèges, du Boléro etc...

La première partie est d'une admirable pureté de matière et de langage. Nous évoquons un beau ciel de Grèce, transparent, limpide, ou les lignes pures d'un temple (Ravel écrit au même moment ses chansons grecques). Sur les pédales du piano s'élève au violon, comme un chant de fête, un motif quasi pastoral, très dépouillé. Puis le piano réexpose le thème qu'il développe à son tour sur tous les registres, de l'aigu au grave, en faisant comme un enveloppement rythmique à la péroraison mélodique chantée par le violon. Peu à peu tout cela se subtilise: la mélodie se termine sur une pédale de sol immatérielle à l'aigu du violon sur laquelle le piano continue le thème du début et le ralentit peu à peu *perdendosi*.

Tel est ce premier mouvement qui a sa beauté, son unité à lui seul. En vérité si l'on considère l'ensemble des trois mouvements on s'aperçoit qu'il n'a pas de relation avec les deux autres. Du point de vue strictement classique, on a pu reprocher à cette sonate de manquer d'homogénéité. Et cela s'explique. Rappelons-nous les dates de composition: 1923-1927. On a bien l'impression qu'après avoir écrit le 1er mouvement — vraisemblablement en 1923 — après avoir écrit ce mouvement qui forme un tout, Ravel ou n'a pas songé à lui donner une suite, ou a hésité. Le reprenant quelques années plus tard — en 1927 — il a cherché pour écrire les trois mouvements traditionnels — ou conventionnels si l'on veut — de la sonate, il a cherché sa matière ailleurs, dans d'autres idées. Et comme à cette époque-là, le blues était à la mode — songeons que Ravel a toujours été à l'affût des nouveautés rythmiques — il a adopté cette forme.

Le mouvement est *moderato*. Le rythme est d'abord exposé par le violon seul en *pizzicati*, puis le piano le reprend. A son tour le violon expose le thème nostalgique, lent, traînant, comme un saxophone pleurant en sourdine. Comme dans le fameux Boléro, l'idée se développe, se reprend en insistances obsédantes. Le thème de mélodie passe au piano, le violon l'enveloppant de grands accords *pizzicati* qui font penser aux battements d'un banjo. L'insistance s'accroît, comme dans le Boléro, jusqu'à l'exaspération, puis arrêt brutal. Et le thème s'éparpille en petits éclats sonores, en bribes qui se perdent.

Le 3ème mouvement est un *perpetuum mobile* c'est à dire un mouvement perpétuel. Ravel a toujours été féru de prouesses: le côté virtuosité des instruments l'a toujours intéressé. Pour le piano comme pour le violon il a écrit des morceaux qui exercent la patience des artistes. Les morceaux de virtuosité du genre de celui de Ravel ne manquent pas dans la littérature de violon. Mais, tandis que ces morceaux sont dépourvus de tout intérêt artistique, chez Ravel la musique ne perd jamais ses droits.

Pendant que le violon fait ses prouesses purement techniques, la musique est au piano. Aucune mélodie dans sa partie, mais des battements constants d'éléments rythmiques en contraste avec la guirlande égale et interminable déroulée par le violon.

A un moment donné cependant nous trouvons le rappel syncopé d'un thème de valse déjà entendu dans la 2ème partie — seul point de contact de cette partie avec la première. En sorte que l'on peut bien dire que chaque mouvement est indépendant et qu'en réalité le terme de *suite* lui conviendrait mieux que celui de sonate. Quoi qu'il en soit — suite ou sonate — l'oeuvre est l'une des plus belles pièces qui aient été écrites pour le violon.

AU COMITÉ ÉGYPTE-GRÈCE



S.E. Ismail Taymour Pacha, S.E. M. Dim. J. Pappas, S.E. Abdel Fellah Yehia Pacha, S.S. le Nabil Amr Ibrahim, S.E. Hussein Sirry Pacha, S.E. Hilmi Issa Pacha, S.E. Mohamed Hassan El Achmaoui Pacha, debout S.E. Hussein Radi Bey, S.E. Sesostris Sidarouss Pacha, S.E. A. Gemayel Bey, S.E. Mahmoud El Dar wiche Bey, M. Th. Cozzika, S.E. Ahmed Kamel Pacha, M. J. Besso, M. Stavro Stavrinou et le Brigadier B. Granitsas.

Le déjeuner annuel qu'offre à ses membres le *Comité Egypte-Grèce* est devenu l'une des plus brillantes manifestations dans les annales de la vie sociale égyptienne, tant à cause de la force des liens qui unissent les deux pays, que par la qualité des hôtes qui, par leur présence, apportent leur tribut à cette cordiale solennité.

A l'issue du déjeuner qui réunissait plus de cent convives dans les locaux du «*Centre Hellénique*» du Caire, S.S. le Nabil Amr Ibrahim prononça une allocution, au cours de laquelle il exprima ses vifs regrets de l'absence, pour cause d'indisposition de S.A.R. le Prince Héritier de Grèce qu'il souhaitait remercier pour le précieux appui moral accordé au Comité Egypte-Grèce durant les dernières années. S.S. retraça également les efforts accomplis par le Comité qu'il préside et annonça son intention de se retirer de la Présidence du Comité, mais devant l'unanimité de l'assistance à souhaiter son maintien dans les fonctions qu'il occupe avec tant de distinction, le Prince Amr Ibrahim accepta de revenir sur sa décision.

Signalons l'hommage que Son Altesse voulût bien rendre à l'activité de S.E. Sesostris Sidarouss Pacha et de M. S. Stavrinou, le dévoué Secrétaire du «*Comité Egypte-Grèce*».

S.E. M.D. Pappas, Ministre de Grèce,

en Egypte, dont on connaît la vigilante attention à l'égard de tout ce qui peut contribuer à mieux faire connaître l'Egypte en Grèce et réciproquement, prononça ensuite le beau discours qui suit:

Altesse, Excellences, Messieurs,

Depuis déjà plusieurs années le *Comité Egypte-Grèce* prend l'initiative de réunir ses membres et ses amis, comme aujourd'hui, à la veille de la célébration annuelle de la fête de l'indépendance Hellénique.

Que commémore annuellement à cette date la Grèce? que commémorons nous ici aujourd'hui? Nous évoquons et honorons la mémoire d'une poignée d'hommes, décidés à tout qu'un jour il y a cent vingt cinq ans, ne tolérant plus le joug d'un despote se sont réunis dans un couvent du Péloponèse et prenant Dieu et les hommes à témoin ont proclamé leur droit de vivre dorénavant libres ou de mourir. La lutte si inégale entre le petit peuple hellène et un grand empire était déclanchée. Elle dura sept longues années. Plus longtemps que la guerre dont nous venons de sortir. Pendant presque toute sa durée les combattants hellènes n'ont même pas bénéficié du secours moral que leur aurait garanti la reconnaissance de la qualité de belligérants. Il a fallu des flots de sang pour émouvoir les cabinets occidentaux. Puis un jour

vint ou la foi, le courage, l'endurance et l'enthousiasme de nos frères obtinrent une récompense partielle. Le jeune royaume de Grèce venait de naître. Malheureusement les protocoles diplomatiques signés dans les capitales européennes portaient en eux les germes des conflits ultérieurs qui s'ensuivirent. Il n'y a que vingt cinq ans depuis que la Turquie elle-même est devenue un état national et constitutionnel, que nous avons réussi par des accords directs et bilatéraux, à remplacer entre nous la guerre par l'émulation et la haine par l'amitié. Et ce sont principalement ces accords qui nous ont permis de poser les assises de notre reconstruction intérieure. Je crois que dans l'ensemble nous n'avions pas mal réussi, et je suppose que ceux parmi vous qui aviez visité la Grèce peu avant la dernière guerre se sont rendu compte qu'il faisait doux vivre dans ce pays. Le sort jaloux, ne devait pas nous laisser jouir longtemps des fruits de nos efforts. L'ennemi cette fois, se présenta de l'ouest. Son cri de guerre était «*spazzeremo gli regni della Grecia*». Une fois de plus dans notre histoire millénaire, nous avons dû abandonner la charrue et prendre les armes pour défendre notre liberté si chèrement acquise. Nous avons infligé une sanglante défaite à l'Italie et lui avons appris qu'on ne s'attaque



Grands Magasins

Picurel

S.A.E.

Les Magasins les plus Elégants d'Egypte

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Cairo) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

pas impunément à la dignité humaine lorsqu'elle est défendue par des hommes qui sont conscients de sa valeur et qui savent la défendre. Entrés en lutte au moment le plus sombre de la situation internationale sans arrière-pensées sans marchandages, sans hésitation, nous tirons quelque fierté de ce que quoique douloureusement blessés nous n'avons jamais succombé. Pendant toute cette récente et douloureuse épreuve, vous avez été à nos côtés, vous nous avez tendu la main. La discrétion et la chaleur de votre amitié agissante, a été pour nous le plus précieux des réconforts. Votre Seigneurie, Monsieur le Président, et les membres égyptiens du comité qui vous entourent sont restés constamment à l'avant garde de tout effort tendant à nous soulager, à nous aider. Une fois de plus je ne remplis qu'un agréable devoir en me faisant l'interprète de la reconnaissance hellénique envers vous auxquels plus que jamais nous nous sentons attachés par une sincère fraternité. Si, jusqu'à ce jour, soit un an après la libération de la Grèce, nous n'avons pas encore pu vous témoigner d'une manière plus effective les sentiments qui nous animent, c'est que nous sommes aux prises avec des difficultés vraiment disproportionnées à nos moyens matériels. Des centaines de nos villages ont été rasés par les envahisseurs. Nos forêts, nos réseaux de communications, nos usines, nos chantiers sont détruits. Des deux millions de tonnes de notre marine marchande il ne reste que quelques bâtiments eux aussi sévèrement éprouvés. Le nombre des morts, des malades, des infirmes, des déficients de toutes sortes est terrifiant. Et après tous ces sacrifices, nous nous sentons aujourd'hui profondément meurtris. Non pas à cause des sacrifices eux-mêmes auxquels nous avons bénévolement consenti et de leurs suites fatales, mais parce que nous ne rencontrons plus l'esprit qui dominait la fraternité d'armes. C'est à nous demander parfois si au lieu de nous trouver du côté des vainqueurs et des justiciers, nous n'aurions pas glissé, sans pécher ni comprendre, du côté des injustes. Des accusations et des critiques amères ont succédé aux louanges, que l'on nous prodiguait jadis pendant la guerre. On nous fait un grief grave de nos dissensions politiques intérieures. Mais l'histoire toute entière de la Grèce est remplie des récits de ces dissensions politiques. A-t-elle pour cela failli à ses devoirs internationaux? A cause d'elles a-t-elle jamais été moins brave, moins honnête, moins courageuse, moins fidèle aux principes de la civilisation a-t-elle moins recherché l'équité et la justice internationales?

Le «non» que le peuple hellène a opposé naguère à l'envahisseur et qui lui avait valu tant de témoignages d'admiration, nous risquons de nous l'entendre opposer aujourd'hui, à chacune de nos revendications nationales pourtant si justes, si restreintes, et si modestes.



Le Président de la Communauté Hellenique du Caire M. Th. Cozzika causant avec LL.EE. Abdel Fettah Yehia Pacha, Ancien Président du Conseil et Mohamed Hassan El Achmaoui Pacha, Ministre de l'Education.

Mais nous ne perdons pas courage, je puis vous l'assurer. Nous poursuivons la lutte, et nous vous savons toujours à nos côtés. Sa Majesté le Roi Farouk continue à nous donner des preuves de sa haute bienveillance, le Gouvernement Egyptien de son amitié, vous, Messieurs, de votre affection. J'en tire, nous en tirons tous un sentiment de consolation, de sécurité, de force, qui nous amène, Monseigneur, à émettre un vœu très sincère: C'est que vous restiez avec les autres membres du Comité à la tête de notre ligue et que vous nous aidiez comme par le passé par vos connaissances et votre foi à mettre en valeur par les moyens appropriés les grandes possibilités qu'offrent nos deux Patries. Nous ferons refleurir ensemble encore une fois la civilisation méditerranéenne. Nous ferons prospérer ce bassin oriental de la Méditerranée, ce berceau des sciences, et nous en ferons profiter l'humanité toute entière. Ainsi, Egyptiens et Hellènes auront une fois de plus la suprême joie et la suprême satisfaction d'aider à retablir l'équilibre et la raison, l'harmonie de la pensée, le calme du raisonnement, la joie de vivre buts vers lesquels nous estimons que l'humanité dans son ensemble doit tendre à nouveau d'une manière indéfectible.

Des vifs applaudissements annirent les dernières paroles du Ministre de Grèce.

UNE LETTRE DE

S.F. WASSIF BOUTROS GHALI

Mon cher Ami,

Devant m'absenter du Caire à la fin de cette semaine, je ne pourrai pas, à mon grand regret, assister au déjeuner de samedi prochain. Vous voudrez bien présenter à S.A. le Président du Comité Egypte-Grèce mes

hommages ainsi que mes remerciements pour l'aimable invitation qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser.

Vous voudrez bien également dire à nos amis, que je m'associe de tout coeur à la manifestation d'amitié qui réunit Grecs et Egyptiens, le jour anniversaire de l'Indépendance Hellénique, car la Grèce contemporaine rejoint la Grèce antique dans l'admiration fervente du Monde Vaillant dans le combat, au dessus de toute vaillance — dans le malheur son destin est encore le plus haut. Inclignons-nous avec respect devant sa splendeur unique faite de tant de gloire, de tant de ruines et d'inaffables espoirs.

Bien cordialement à vous

WACYF BOUTROS GHALI



Si
notre
effort
vous intéresse

abonnez-vous

ALEXANDRIE - ABOUKIR

SIÈGE PERMANENT DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES

Cela est-il possible, n'est-ce qu'un rêve? A un moment où tant de Villes se disputent l'honneur de servir de Siège à cette Institution universelle, où rien ne semble encore résolu, malgré les apparences, pourquoi n'oserions nous pas nous aussi prétendre à une semblable distinction?

Le site d'Aboukir est merveilleux. Tout près d'une grande ville, comme Alexandrie, qui offre toutes les commodités voulues et dont le souvenir de la splendeur ancienne est si captivant, il ne fait qu'un tout avec elle. Non loin du Caire et relativement peu distant de Louxor et d'Assouan ainsi que des antiquités incomparables que présente l'Egypte à ses admirateurs, enfin sous la garde d'Alamein, qui entre dans l'Histoire et qui tend à devenir un lieu de pèlerinage pour tous les habitants de la terre, ce choix réunirait bien des avantages.

Cette bourgade ne rappelle-t-elle pas d'autre part des événements, qui l'ont rendue célèbre et qui la rendent digne d'être préférée à toute localité. Comment pourrait-on résister à tant de séductions pour y installer la Société qui doit régir le monde!

Notez en outre qu'Aboukir se trouve placée au centre de tous les chemins du globe, que la plupart des avions viennent y atterrir ainsi qu'à Alexandrie et au Caire pour reprendre leur vol vers d'autres contrées, que son climat est frais, sec et doux, qu'elle est encore vierge de toutes oeuvres, qui pourraient y faire obstacle et que son étendue est assez vaste pour y adopter n'importe quel plan approprié à une pareille destination.

Aboukir pourrait être affectée tout entière et exclusivement à l'O.N.U.

Son rattachement à Alexandrie est une chose décidée, cela facilitera d'autant l'accomplissement de ce grandiose projet, qui tendrait à la gloire de notre Ville et de l'Egypte entière.

Ce pays du reste n'a-t-il pas été de tout temps de par sa situation et sa magnificence le lieu de prédilection où sont venus se rencontrer soit pour s'extasier, soit pour se concerter ou se reposer bien des rois, de grands hommes d'Etat, d'illustres guerriers, des savants et des voyageurs, où ont été tenues tant de conférences internationales; n'a-t-il pas servi tout dernièrement avec le meilleur augure de point de rassemblement aux innombrables armées alliées qui s'y sont transportées pour sortir avec lui triomphantes de redoutables ennemis!

Le choix d'Aboukir d'Alexandrie serait au surplus une solution des plus élégantes tant pour le problème que va poser encore une fois, dans toute son acuité, la désignation de l'emplacement définitif du nouvel organisme des nations unies, que des dissensions qui ne manqueront pas de se produire de nouveau à ce sujet entre les puissances, provoquées par les désaccords récents, chacune prétendant l'avoir chez soi.

L'Egypte qui est liée d'amitié avec l'universalité des nations et dont l'indépendance absolue peut être considérée comme déjà consacrée; a toutes les chances de réussir, là où d'autres échoueraient.

Je me rappelle qu'aux premiers temps de la Municipalité, j'ai dîné plusieurs fois le soir à Aboukir invité par des amis, j'ai visité en outre de jour ces lieux dans diverses occasions avec des Comités chargés d'étudier comme aujourd'hui son annexion à la Ville d'Alexandrie. C'était une bourgade peu peuplée: des pêcheurs, l'été des baigneurs, quelques cons-

tructions sans importance, mais un climat idéal et des vues superbes. La Municipalité ne put donner suite à son projet, faute de ressources, car Aboukir avait été trop négligée et manquait de tout. Je ne pense pas que la situation ait beaucoup changé depuis.

Il nous faudra dépenser énormément pour la mettre en état, aucun sacrifice de notre part ne doit être épargné pour ce faire si l'on envisage le but à atteindre, aucune économie supputée dans les travaux qu'il faudra entreprendre pour améliorer et multiplier les moyens de communication entre nos deux localités voisines.

Alexandrins, mes amis, du courage, posez votre candidature, c'est une occasion unique qui vous est offerte pour relever votre Ville et la rendre plus grande qu'elle n'est pour lui redonner ce lustre qu'elle avait dans le temps et la faire reconnaître encore une fois comme la capitale du monde civilisé.

La déesse de la Fortune, sur sa roue, les yeux bandés et la coiffure au vent, passe en vous souriant à vous aussi comme aux autres; vite, il vous faut l'attraper par les cheveux et ne pas la laisser s'échapper.

Et toi, Alexandre le Grand, toi qui rêvais de tant d'éclat pour la Ville, à qui tu donnas le jour, réjouis toi dans ta tombe mystérieuse et si bien cachée, à l'idée que tes espoirs pourraient être réalisés, illumine nos esprits et enflamme notre ardeur de ton puissant souffle pour permettre à tes descendants de gagner victorieusement cette bataille, qui doit décider de son sort et l'immortaliser.

Qui sait si tu ne consentiras pas alors à apparaître au grand jour pour te rendre compte du succès de l'infailible divination que tu as eue en créant cette Ville, qui porte ton nom et pour contempler la persistance indestructible de ton oeuvre à travers les Siècles et les événements!

P.S. — Cet article a été écrit depuis quelque temps déjà et s'il n'a pas été publié jusqu'ici, c'est pour des raisons indépendantes de la volonté de son auteur. Le motif invoqué de son inopportunité parce que le choix du siège permanent de l'organisme des nations unies aurait été déjà fixé sur l'une des Villes des Etats-Unis, n'est pas plausible. Des événements multiples sont survenus et des obstacles nouveaux pour qu'on ne remette pas cette question à l'ordre du jour et qu'on ne revienne pas sur cette décision prématurée.

Aussi n'est-il pas trop tard pour se bercer de l'espoir qu'une pétition pourrait être entendue et favorablement accueillie. Déjà M. Churchill suggère Casablanca ou Marrakech, le Journal la «Sphère» propose Alexandrie! Pourquoi donc hésiterions nous, nous Alexandrins, à nous mettre sur les rangs, alors que d'autres, des étrangers, nous y convient d'une façon des plus engageantes?

L'Egypte a toujours été le pays des merveilles et des enchantements, ce miracle ne pourrait-il pas se produire une fois de plus aujourd'hui?

Et si les Alexandrins restent quand même sourds à notre appel, je suis d'avis qu'il incombe au Gouvernement, tuteur d'Alexandrie, de prendre en mains ses intérêts et de soumettre sa candidature aux puissances intéressées. La question est d'une telle importance qu'elle ne saurait être négligée, il y va de l'avenir d'Alexandrie et d'une plus grande gloire de l'Egypte.

A. WILLNER BEY

ECHOS ET NOUVELLES

A l'Ambassade Britannique



S.E. Sir Ronald Campbell, Ambassadeur de Grande-Bretagne, a présenté le 27 Mars, à midi, ses lettres de créance à S.M. le Roi, au Palais d'Abdine, selon le cérémonial traditionnel. Peu avant midi, S.E. Ismail Teymour pacha, Premier Chambellan arriva à l'ambassade pour accompagner l'Ambassadeur dans un carrosse royal, escorté par un détachement de la Garde Royale. M. James Bowker, ministre plénipotentiaire, Sir Walter Smart, ministre oriental, M. Johnson, conseiller financier, M. Audsley, conseiller, M. Besly, conseiller légal et Lord Kinross, directeur de l'Information, prirent place dans d'autres carrosses. A l'arrivée au Palais d'Abdine, la fanfare de la Garde Royale entonna l'hymne royal britannique. Accueilli par S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan et les dignitaires de la Cour, le nouvel ambassadeur britannique fut conduit vers la salle du Trône où il fut reçu par S.M. le Roi, entouré de LL.EE. Ahmed Loutfi El Sayed pacha, ministre d'Etat pour les Affaires Etrangères, et les dignitaires de la Cour. Sir Ronald Campbell regagna ensuite l'ambassade avec le même cérémonial. Sur notre photo, prise à l'issue de la cérémonie, on reconnaît au premier plan: S.E. Sir Ronald Campbell et S.E. Abdel Latif Talaat pacha. Au second plan, de gauche à droite: M. R.J. Bowker, M. W.J. Johnson, M.M.T. Audsley, Lord Kinross et Sir Walter Smart.

Grèce - Egypte

Dans la salle de l'association littéraire «Parnassos», à Athènes, M. Zakynthinos, professeur à l'Université d'Athènes, lit une très intéressante conférence sous les auspices de la ligue Gréco-égyptienne intitulée: «Relations spirituelles entre Byzance et les souverains arabes». Une nombreuse

assistance comprenant l'élite intellectuelle et artistique de la ville d'Athènes, était venue entendre cette conférence à laquelle avait été invité S.E. Hakki bey, Chargé d'Affaires de la Légation Royale d'Egypte à Athènes.

Le général Pétridis, secrétaire général de la ligue Gréco-égyptienne, prononça à cette occasion une courte allocution. S'adressant au chargé d'Affaires égyptien, il souligna la joie qu'il éprouvait de le voir parmi eux. «Car, dit-il, en votre personne, nous voyons l'Egypte d'après-guerre, marchant dans la voie que l'histoire lui a tracée à la tête des autres nations arabes, et constituant un facteur important de la Méditerranée orientale». Poursuivant, le général Pétridis rappela que dans cette même salle S.E. Loutfi el Sayed pacha, Ancien Recteur de l'Université Fouad 1er et actuellement Ministre des Affaires Etrangères, fut élu membre d'honneur de l'association Parnassos ainsi que de la ligue Gréco-égyptienne, symbolisant ainsi les liens spirituels qui depuis l'antiquité et le moyen-âge unissent la Grèce et l'Egypte. La conférence érudite de M. Zakynthinos fut ensuite faite, relevant les échanges spirituels importants entre les empereurs byzantins grecs et les souverains arabes, grâce auxquels fut connue au moyen-âge la littérature antique de la Grèce.

Heykal Pacha et la France

Au club des diplômés égyptiens des universités de France, Belgique, Suisse, le Président du Sénat, S.E. Heykal Pacha a rendu un public hommage à la France. Après avoir rappelé l'oeuvre de Taine, Maupassant, Zola et A. France, il a terminé sa conférence en ces termes: «Nous voulons que la France se retrouve après l'immense confusion où nous sommes encore et que nous la retrouvions toujours réfractaire et mécontente, toujours frémissante d'intelligence».

Cet hommage de fervente amitié, se double, ainsi qu'on le voit, d'une confiance impatiente dans la mission de la France, que nous souhaitons, nous aussi, voir inspirée par l'audace.

Le Dr. Zaki Moubarak, qui se méfie de l'influence intellectuelle de la France, était-il présent à cette manifestation?

France-Grèce

M. Milliex, Secrétaire-Général de l'Institut Français d'Athènes, a fait le 22 janvier dernier, à la Maison de la Chimie à Paris, une conférence intitulée: «J'ai vu le peuple grec lutter contre l'oppression».

M. Milliex prépare un livre d'hommages français à la Grèce. Il sollicite le concours de ceux qui détiennent autographes, déclarations, contributions artistiques, poèmes, notes, textes, attestant ou célébrant l'héroïsme de la

Grèce. Il désirerait aussi qu'on lui rappelât les bonnes histoires satiriques qui circulèrent en France lors de la guerre gréco-italienne, et les articles de la presse clandestine où la fière attitude de la Grèce fut évoquée.

Nous signalerons donc à M. Milliex, s'il ne la sait déjà, cette bonne plaisanterie qui courut par toute la France, lorsque les Grecs délogèrent les Italiens — ces braves en peaux de lapin — du sol grec et albanais. Ces derniers fuyaient si vite que des français eurent l'idée de fixer à la frontière franco-italienne un poteau portant cette inscription: «Grecs! Attention! Ici, Frontière française!»

M. Capart et la lecture

Le célèbre égyptologue belge, M. Capart, a profité des loisirs que lui a imposés la guerre pour dresser une liste de 500 auteurs de tous les temps et de tous les pays qu'il faudrait, selon lui, avoir lus.

Gide s'amusait déjà à ce petit jeu lorsqu'il était jeune élève de rhétorique à l'Ecole Alsacienne. Il rapporte dans un article de la Nouvelle Revue Française (Avril 1913) que Pierre Louys et lui-même, après de savantes recherches, avaient jeté leur dévolu sur 20 auteurs, mais que ces 20 auteurs formaient déjà un bibliothèque de trois à quatre cents volumes! M. Capart, qui a beaucoup fréquenté les morts dans leurs hypogées de la Haute-Egypte, croit-il à la survie? Ou bien pense-t-il que nous aurons des loisirs démesurés dans la vie éternelle?

Le Cheikh Aboul Eyoun et la mode féminine

S'appuyant sur des témoignages recueillis en diverses parties du globe et à diverses époques de l'histoire, le Cheikh Aboul Eyoun découvre que la mode du pantalon long, chez les femmes, n'est pas une chose nouvelle.

A-t-il pensé que le plaisir de fumer, auquel les femmes s'adonnent volontiers aujourd'hui, est aussi une habitude fort ancienne? Il n'est pas rare de voir de vieilles paysannes, en certaines parties du monde, fumer gaillardement la pipe!

A la vérité, le Cheikh Aboul Eyoun est un adroit psychologue. Il sait qu'il suffit de dire à une femme que ce qu'elle porte est tout ce qu'il y a de plus vieux jeu pour qu'elle en soit dégoûtée à tout jamais! Voilà qui sera plus efficace qu'un sermon!

A ceux qui ont vu sans comprendre

Un excellent hebdomadaire parisien «Les Etoiles», posait récemment à quelques écrivains, cette question: «La guerre aura-t-elle eu une influence sur votre oeuvre?»

André Wurmser répond aux «Etoi-

les»: «Votre question est mal posée; voici ce qu'il faudrait demander: La guerre vous a-t-elle laissés indifférents? Etes-vous exactement tels que vous étiez en 1939? Habitez-vous la iune pendant que de petits accrocs étaient donnés à notre civilisation? Avez-vous retrouvé vos pantoufles? Vos mouillettes beurrées dans le café au lait éternel?»

Avec humour, André Wurmser traduit la pensée qui nous vient à tous quand nous voyons des écrivains qui n'ont rien compris au bouleversement de ces cinq années de guerre. Pour eux, comme il le dit encore, c'est comme s'ils retournaient à leur bibliothèque après une inondation ou un tremblement de terre: «Voyons, voyons, où en étais-je? Chapitre IV: Un riche mariage!»

Publicité littéraire

Un autre hebdomadaire français, «La Gazette des Lettres» a imaginé un ingénieux concours: il demande à ses lecteurs quelle serait, selon eux, la meilleure formule à imprimer sur la bande de papier qui entoure un livre mis en vitrine.

Voici trois réponses:

Les Misérables: La meilleure histoire de Marius.

Les Confessions: Hypocrite lecteur mon semblable, mon frère!

Les Essais de Montaigne: Non, une réussite.

Alors, à notre tour! A l'ouvrage!.. pour l'amour de l'art, naturellement! Qui trouvera une formule semblable pour «Goha le Simple», «Le Collier de la vieille Zomboul», «Cheikh Abdou», «Le Journal d'un Substitut de Campagne» etc, etc...?

La parole est aux historiens

Dans certains hebdomadaires français, l'Egypte a tenu ces jours derniers une place de choix. M. Stéphane Pizella (Minerve 1-2-46) conte et commente la visite que S.M. Ibn Séoud a faite à notre pays. M. Gorse (La Bataille 28-2-46) se soucie surtout de mettre en relief l'empreinte que la guerre a laissée sur l'esprit du peuple égyptien.

Le premier écrit: «On ne remarque pas de différences essentielles entre l'autrefois et le présent. L'Egypte paraît n'avoir pas bougé...» «Peu de choses ont changé au Caire».

Quant au second, après avoir pittoresquement évoqué la turbulente animation des années de guerre, il dit: «De toutes ces équipées, de toutes ces comédies, l'Egypte est sortie profondément transformée... Les années de guerre ont mené à vive allure la modernisation de l'Egypte».

Quel Perrin Dandin mettra d'accord nos deux écrivains? Qu'au lieu d'huitre, il veuille bien offrir à M. Pizella un plus long séjour parmi nous!

Après-Midi Musicale

Dimanche 3 mars, M. et Mme. Patry recevaient dans leur coquet appartement de Meadi.

Des fleurs à perte de vue, formant un tapis aux couleurs chatoyantes, une ambiance chaude, une affabilité exquise, secret de Mme. Patry, qui sut si bien s'occuper de tous et de chacun de ses invités.

La Colonie Suisse y était nombreuse, ayant en tête Mme Brunner, épouse du Ministre de Suisse, dont l'oeuvre en Egypte au cours de ces années difficiles, n'est plus à commenter.



A. J. Patry

Après-midi musicale à l'intention des invités, programme suisse, M. Patry au piano, Mme. Sulong s'acquittant avec technique et aisance de ce programme varié.

M. Patry a cru devoir s'attarder, dans un bref exposé, sur M. Jacques Dalcroze, son maître et ami, dont le choix nuancé des compositions a vivement intéressé l'auditoire.

«Les jardins de Satigny» ont été particulièrement appréciés.

Après Schock et Binet, M. Patry a bien voulu nous présenter quelques unes de ses oeuvres: «Rosette», «Les pas», «Le Fiacre», «Le Rat et l'Elephant», «Le petit rentier».

Faut-il dire que M. Patry, en homme modeste, a cru devoir, comme nous le disions, s'attarder sur Dalcroze et glisser sur ses propres compositions, cependant fort goûtées de tout l'auditoire?

Et Mme. Patry a su finement transcrire ce programme sur des cartons dont le verso représentait différents coins de la Suisse. Plaisir de l'ouïe, plaisir des yeux, et pour terminer, plaisir du goût, puisqu'après le spectacle un thé fut offert, accompagné de délicieuses spécialités suisses dont Mme Patry a seule le secret.

Catalogues de la Bibliothèque Patriarcale

Tome I (Manuscripts) p.p. 375

Alexandrie 1945

Prix: L.E. 1 1/2

Par la publication des Catalogues de la Bibliothèque Patriarcale, qui

date depuis au moins dix siècles, le Patriarcat Grec Orthodoxe d'Alexandrie contribue fort à propos à la propagation des sciences et des lettres. Des trésors cachés, paraît-il, dans la poussière et l'oubli seront à la portée des savants, car, autrefois, la Bibliothèque Patriarcale était hermétiquement close. Grâce au Bibliothécaire Patriarcal M. Mosconas, S.B. Le Patriarche Christophoros II, ordonna la publication des 3 Volumes de ces Catalogues, inaccessibles jusqu'à ce jour. Le Premier, se référant aux 518 Manuscrits de la Bibliothèque, vient de paraître, les autres 2 paraîtront incessamment, et contiendront les Editions Rares, depuis 1480. Un Index en français permettra et facilitera l'examen de ces Manuscrits qui ne sont pas tous de langue grecque. Le tirage est limité.

Akhnaton et Daniel-Rop

Charmante après-midi où les invités quittèrent leurs hotes avec regret.

Est-ce parce qu'on a dernièrement beaucoup parlé de la Reine Néfertiti que l'écrivain catholique français connu, Daniel-Rops, s'est soudain occupé de la gloire de son mari, Aménophis IV ou Akhnaton? Il lui consacre un article, du reste fort intéressant, dans «Paris les Lettres les Arts» du 16 février dernier. Il salue en lui «le premier des non-conformistes», «un poète, une âme inconsciemment visitée par l'Esprit». Il essaie de trouver la raison qui amena Aménophis IV à transformer la conception de la divinité, à ne plus reconnaître qu'un Dieu unique, et à ne l'adorer que sous des aspects immatériels. Ayant étudié l'hymne composée par Akhnaton en l'honneur d'Aton, le Dieu unique, il y découvre un «parallélisme impressionnant» avec le Psaume 104 de la Bible: «Le développement de la pensée est le même dans les deux textes; le rythme même est souvent semblable. Dans quel sens s'est exercée l'influence? qui le saura jamais?»

En quelques lignes...

— Deux célèbres égyptologues, M. Engelbach et M. Jéquier viennent de mourir. L'Egypte perd en ces deux grands savants, deux serviteurs inoubliables.

— Eian Finbert tient chaque semaine dans les «Lettres Françaises», une chronique intitulée: «Commentaires du Jeudi», qu'il consacre en général à l'analyse d'un livre récent.

— Dans la «Gazette des Lettres» du 16 février 1945, M. F. Mégret publie un long article sur la vie d'André Gide à Alger, au cours de la dernière guerre.

— L'ouvrage de Mérimée «Carmen» vient d'être traduit en hébreu par les soins du séminaire de civilisation française de Jérusalem.

BANQUE BELGE & INTERNATIONALE EN EGYPTE

S. A. E.

Autorisée par décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital Sousscrit L.E. 1.000.000

Capital Versé L.E. 500.000

Siège Social au CAIRE : 45, Rue Kasr-el-Nil - R.C. 39

Siège à ALEXANDRIE : 18, Rue Talaat Harb Pacha - R.C. 692

Traite toutes opérations de Banque

LAND BANK OF EGYPT

Etablissement Hypothécaire Egyptien

Fondé en 1905 à Alexandrie

Capital L.Eg. . . 975.000

Réserves L.Eg. . . 727.160

Registre du Commerce Alexandrie No. 353

Les Trois Grands d'Alexandrie

ROYAL (AIR CONDITIONNÉ)

MOHAMED ALY

STRAND

Confort,

Ambiance,

Luxe

Sélection,

Variété,

Actualité

Chronique Musicale

Notes contre Notes

Mercredi 13 Février. Ewart Memorial Hall. *Recital de Piano* Pnina Salzman.

Mlle Pinna Salzman a bien peu d'imagination. Quoi! Passer par le Conservatoire de Paris. En sortir brillamment avec une technique irréprochable et un fond solide. Etre de taille à forcer le succès. Avoir devant soi le beau pays de Musique largement étalé devant soi avec ses régions peu fréquentées dont il serait si beau d'évoquer les génies inconnus ou les tumultes inédits. Pouvoir tout cela et nous donner pour premier concert le ramassis de morceaux cent fois joués (les Variations de Beethoven exception). Et tourner en rond dans ce rond-là (Et son et son et palapon!)

Pourtant il y a d'autres ronds. Il y a ceux qu'on trouve au petit matin dans l'herbe mouillée de rosée, là où les fées ont dansé. Il y a dans un ciel bleu la ronde des nuages. Mais il y a aussi le rond du cirque avec la belle écuyère sur le beau cheval qui, depuis que le cirque est cirque, fait toujours la même chose. Il y a le rond de la routine. Quel dommage de tourner ce rond là!

Certes, on comprend très bien pourquoi Mlle Salzman fait tous ces ronds. Elle veut nous démontrer qu'elle a reçu la puissance en partage et qu'elle sait faire gémir jusqu'aux derniers états le Pleyel de l'Ewart, que rien cependant ne peut démolir tout à fait. Les Papillons de Schumann exceptés (avec les variations de Beethoven) nous avons été voués à assister à l'implacable chevauchée d'une Walkyrie moderne habillée chez un grand couturier. Car, si Mlle Salzman nous donne un peu trop peu à entendre, elle sait nous donner à voir. Une blanche Ariane au masque volontaire près du monstre d'ébène. Tout ce que nous ne percevons pas du jeu de ses dix doigts, nous le voyons par les mouvements de ses bras, son port d'épaule, les saccades de sa tête et jusqu'aux expressions photogéniques de son visage. Mais l'Ewart n'est pas un cinéma.

Et pourtant si Mlle Pinna Salzman voulait. Elle a joué à ravir une mazurka de Chopin. Elle a su adorablement faire courir le délicat contrepoint qui imite en retard à la main gauche, le chant de la main droite. Là, elle a été parfaite. Mais c'était dans un bis. Mlle Pinna Salzman nous doit une revanche.

Mercredi 20 Février. Ewart Memorial Hall. *Récital de Violon* Zvi Zeitlin : Au Piano : Robert Starer, le pianiste et compositeur.

Très beau concert que celui donné par Zeitlin et Starer pour le fonds d'habillement des réfugiés juifs en

Europe. Très beau concert qui nous a valu trois sonates, celle de Mozart en mi mineur, et une sonate inédite du pianiste compositeur Starer. Par contre nous avons eu de nouveau la Sonate et le Clair de Lune de Debussy déjà joués (et sibien) par Robert Soëllens et Suzanne Roche. C'est étrange comme les concerts du Caire prennent figure d'examens de Conservatoire. Le public n'a pas l'air de s'en plaindre. Mais les musiciens qui viennent au concert aimeraient à ne pas prendre l'habit d'un membre de Jury.

Zvi Zeitoun s'est taillé un grand succès. Technique irréprochable bonne qualité du son et de la personnalité. Il fut au début un peu timide dans Mozart mais ce n'était pas sans charme.

Cependant on peut et on doit tirer davantage de cette admirable sonate. Puis il a donné toute sa mesure dans celle de Debussy et celle de Starer. Il a su très bien du premier mettre en valeur le lyrisme mélancolique et les sautes d'humeur si expressives. Car de même que chez Schuman, il y a chez Debussy un couple Florestan-Eusebius.

Robert Starer apparaissait pour la première fois à l'Ewart comme pianiste et comme compositeur. Un peu trop lourd dans le Mozart, il se montra excellent dans le Debussy où il sut créer l'arrière-plan sonore indispensable à l'oeuvre.

Sa sonate témoigne abondamment de son talent de compositeur, encore qu'elle soit trop longue et parfois inégale en intérêt. Le temps décantera ce jus qui jaillit trop facilement du pressoir, et nous aurons alors un vin excellent. Nous avons été très sensible à l'utilisation agréable qu'il a fait des procédés du jazz, de son sens habile de la syncope. Mais un procédé reste un procédé, et trop employé il couvre d'un réseau monotone l'invention du musicien. Mais félicitons-le d'avoir écrit une oeuvre moderne et agréable à l'oreille. Cela arrive chaque fois que les artifices de l'écriture ne sont là que pour servir les produits de la sensibilité.

Samedi 3 Février. Ewart Memorial Hall. *Deuxième Récital* Pnina Salzman.

Mlle Pinna Salzman ne nous a donné dans son second concert qu'une partie de sa revanche et nous attendons la belle. Du point de vue programme c'était parfait (moins l'intermède Chopin fort inutile du reste, et qui n'a pas mis en valeur la pianiste). Trois grandes oeuvres: les Variations sérieuses de Mendelssohn, la Sonate de Listz, les Tableaux d'une exposition de Moussorgski. Il faut féliciter cette

jeune artiste de s'être attaquée à pareil programme et d'avoir maîtrisé sans aucune défaillance ces oeuvres difficiles. Cependant, si du point de vue technique l'exécution était bonne, il manqua trop souvent à l'exécution ce quelque chose de convaincant et de poétique qui par de là les notes nous révèle l'esprit de l'oeuvre. Mlle Pinna Salzman a encore à former son goût, éduquer sa sensibilité et développer sa personnalité.

Elle se préoccupe encore trop d'effets purement extérieurs, oppose sans cesse les fortissimi aux piano ignore les teintes intermédiaires, aime à laisser courir ses doigts à une vitesse si vertigineuse que tout l'essentiel d'un trait y disparaît, abuse des attaques en force qui ne donnent pas le change sur la qualité de sa sonorité et fatiguent l'auditeur par leur dureté.

Les Tableaux d'une Exposition lui furent le plus favorables encore que trop graves en noir et blanc. Mais la «grande porte de Kiev» fut vraiment grande. Dans les Variations sérieuses, et pas si sérieuses que cela si on se mêle de faire apparaître les dessous que Mendelssohn y a mis, elle trouva parfois des inflexions délicates, mais ne sut pas toujours de ces pièces si variées... faire apparaître leur variété.

Que dire de la Sonate de Listz?

Contrairement à certains critiques du Caire qui ne voient dans l'oeuvre que pathos et virtuosité, nous avons pour elle un grand amour. Il y a quelques années Ignace Tiegeman (qu'on entend trop peu souvent au Caire) en donnait une exécution splendide.

Ceux qui n'entrent pas dans cette oeuvre monumentale par la richesse et l'originalité de son développement, la merveilleuse qualité de ses thèmes, la variété de ses épisodes, et le nombre de trouvailles qu'elle enferme, ignorent la route royale qui des dernières sonates et des derniers quatuors de Beethoven et en passant par Wagner et César Frank mène à notre monde moderne de la musique. Wagner, dont le jugement même à présent a encore de la valeur, disait de cette Sonate après l'avoir entendu jouer à Londres par Khoidworth brillant élève de Franz Listz «Elle est belle au delà de toute expression... j'en suis secoué jusqu'au fond de mon être, et toutes mes misères de Londres sont oubliées d'un coup». Ce jugement reste vrai pour ceux qui ne se contentent pas toujours de l'esthétique un peu courte issue des oracles d'un goût français. La Sonate de Listz est une oeuvre de tous les temps où se sent à chaque mesure, la molle démarche du génie.

De cette oeuvre, Mlle Pinna Salzman n'a pas bousillé une note, ni raté un passage difficile. Mais elle n'a pas su en éveiller les diverses beautés.

Mercredi 27 Février. Ewart Memorial Hall. Récital de Violon de Hanoug Parikian. Au Piano Robert Stare.

Le récital de Hanoug Parikian était consacré à la Muse de la Danse. Il n'en était que plus agréable et nous valut des instants délicieux en nous promenant dans les pays du folklore arménien, polonais, hongrois et espagnol. Dans ces musiques qui ne demandent pas grand'chose à l'esprit, mais où il faut une sonorité prenante, du trait, de la gentillesse, du lyrisme et de la virtuosité plaisante, il triompha avec raison, surtout qu'il ajoute à ses beaux dons de violoniste une position irréprochable, ce qui le fait aussi agréable à regarder qu'à entendre.

Par contre la Sonate de Brahms lui fut moins favorable. Peut-être parlait-elle moins à son cœur?

Au piano, Robert Starer, qui s'était déjà signalé à son concert avec le violoniste Zvi Zeithor, fut excellent. Ce pianiste a un sens étonnant du rythme. Ce qui lui a permis de servir merveilleusement les œuvres choisies.

Quant au Concerto de Khatchadourian, il faut davantage en admirer l'habileté de sa mise en page que la qualité de son invention. Servie par les timbres de l'orchestre l'œuvre doit cependant y gagner. Mais la présence de l'orchestre masquerait-elle complètement la monotonie résultant du seul souci de faire paraître la virtuosité de l'interprète?

Jeudi 7 Mars. Ewart Memorial Hall. Récital de Violon. Aurelio di Dio. Au Piano: Irène Di Dio.

De tous les violonistes que nous avons entendus, Aurelio Di Dio est bien celui qui a la plus belle et la plus riche sonorité. Du reste, il ajoute à ce don majeur, une technique très sûre, un coup d'archet élégant, une position aisée, ce qu'il fait qu'il détache sur le fond bleu de la scène une silhouette fort agréable à regarder que complète encore, et très gracieusement, celle d'Irene Di Dio. Forts de ces avantages ces artistes nous donneront de bout en bout un programme consacré au bel canto du violon. Ce qui ne laissait pas d'engendrer une certaine monotonie malgré la parenthèse beethovenienne.

La sonate en ut mineur mise à part, nous avons été voués pendant une heure et demie à la mélodie facile, parfois touchée de Debussy et de Puccini lorsque se déroulèrent les volutes fleuries du Concerto d'A d'Ambrosio. Interprétée dans un style italien, la Sonate de Beethoven perdit toute sa saveur («Et si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on» dit l'Évangile). Elle fut jouée cependant avec une grande aisance par les deux artistes. Car le concert se doublait de la gracieuse participation d'Irene Di Dio, qu'on sent si façonnée au jeu de son époux qu'on ne sait plus si on doit la féliciter ou la blâmer. A entendre un tel concert on s'est rappelé

la parole d'Emerson «L'esprit fait sa maison et ensuite la maison enferme l'esprit». Le couple Di Dio n'est en rien travaillé par l'inquiétude ou le souci de vivre... en 1946.

Jeudi 14 Mars. Ewart Memorial Hall. Premier Récital Paul Loyonnet

Nous en demandons pardon aux pianistes qui ont précédé Paul Loyonnet à l'Ewart, (excepté évidemment l'admirable Suzanne Roche), mais à mesure que nous entendions se dérouler le beau (mais trop) copieux programme conçu par l'artiste, nous nous sommes dit: enfin un pianiste! Ce soir là, on n'avait pas l'impression d'être au Caire, mais à Paris (à la Salle Gaveau, à celle des Agriculteurs) ou à Genève (à la Réformation). Peut-être qu'avant nous avons entendu des morceaux de pianistes ou (en style de luxe) des espoirs. Tandis qu'il nous était donné une fois le rare bonheur d'entendre quelqu'un, maître de toutes les parties de son art, et qui joue avec un esprit qu'ont mûri non seulement la méditation des grandes textes musicaux, mais encore, mais aussi l'expérience de la vie. C'est ainsi que parfois les «vieux» (j'en demande pardon à M. Loyonnet) sont meilleurs que les jeunes. Leur génération mieux que l'actuelle a su nourrir une flamme d'ambition pure indépendante du succès même; parce qu'elle se retrempe dans un amour toujours émerveillé des œuvres jouées et toujours redécouvertes avec joie.

Il n'y a qu'un pianiste en Egypte qu'on puisse comparer au grand artiste d'hier soir, c'est Gina Bachauer. Ceci dit, avouons que nous n'avons pas toujours été d'accord avec l'interprétation de Paul Loyonnet en ce qui concerne Beethoven et Chopin. Mais après tout, cela n'a guère d'importance. Car interpréter veut dire jouer à sa façon, en utilisant sa personnalité. L'artiste doit obéir aux signes impératifs dont l'auteur a parsemé son œuvre. Mais dans cette obéissance même, il doit, à notre sens garder son quant à soi... Et s'il est toujours intéressant même quand il ne nous prend pas toujours on doit déjà lui en être reconnaissant.

Du reste ces deux auteurs exceptés, Paul Loyonnet est aussi à l'aise dans Schumann que dans Debussy, Ravel Rameau ou Scarlatti. Il sait d'emblée donner à ces musiques le ton désiré que ce soit une danse (Rigaudon) un portrait psychologique (la Dauphiné) une pièce de style sérieux (la Toccata de Scarlatti). Il a fait un délice de l'invention en mi majeur de Bach et l'étonnant Choral du même compositeur fut dit avec un dynamisme qui nous remplit d'admiration pour l'auteur et l'interprète.

On a traité cet artiste d'intellectuel. Est-ce un tort que de jouer avec intelligence? Une sonate ou une suite comme celle de Schumann a un plan, est construite. Pourquoi ne voudrait-on pas que ce côté architectural de la musique n'apparût pas, quand c'est l'essence même de ces musiques de sui-

vre une ligne voulue par l'auteur? Faire de tels reproches à un grand pianiste, c'est en fait ignorer l'importance de forme dans une œuvre de longue haleine. Surtout qu'à côté de ce sens constructif Paul Loyonnet sait réaliser. Par exemple, on ne peut pas dégager mieux que lui le caractère des différentes pièces qui forment le merveilleux Carnaval de Schumann. Il fut tour à tour fantasque, rêveur, maniéré, truculent, humoristique, dyonisiaque quand il le fallait.

Et dans le Beethoven même, il sut établir avec un art consommé l'émouvant passage qui du mouvement lent mène au Rondo, et quand enfin rentit son premier thème, ce fut un glissement vers l'ineffable.

D'un artiste comme Paul Loyonnet, nous avons avant tout, beaucoup à apprendre.

A. J. PATRY

Les expositions

L'Art Flamand et Hollandais

Au Foyer d'Art du Lycée Français du Caire

De Monsieur Elie Chagoury, ces très fines remarques écrites devant les tableaux qui ornent les murs du Foyer d'Art. (On sait qu'une exposition, organisée par Messieurs A. M. Gosart et J. Servais, de magnifiques reproductions de chefs-d'œuvre de l'art flamand et hollandais vient de s'ouvrir au Lycée):

Regardez cet «Arnolfini et sa femme» de Van Eyck. Ce tableau est bâti comme une cathédrale. Les deux corps debout figurent les deux clochers. Tout monte avec la verticale. Et dans la rigidité des droites, quelle rigueur, et à la fois quelle douceur dans les courbes! Regardez le miroir du fond. Quel prestigieux raccourci de toute la scène dans cet œil de verre. Une volonté constructive se cache sous cette scène d'apparence banale mais qui dégage un tel sens du rythme et de la plastique.

«Une mise au Tombeau» de Van der Weyden. L'aride rocher s'est humanisé à suivre les modulations et le groupement des corps. Ce dur rocher devient comme par miracle le sensible graphique d'une émotion.

De Breughel ce «Pays de Coëgne» où les corps figurent comme les rayons d'une immense roue qui tourne réellement devant nos yeux. Et dans le détail, quel sens de l'humour, un humour parfois tragique.

De Patinir cette admirable «Fuite en Egypte» où le sujet n'est qu'un prétexte à modulations plastiques. Les plans se repoussent, du clair au sombre et du sombre au clair, de sorte que le regard parcourt ce paysage d'une façon continue et savoure l'excitant plaisir d'une promenade par l'esprit.

L'art de Vermeer ne produit que lentement son effet comme la bonne

musique. Sous les apparences humbles de la réalité quotidienne, quel chant subtil, nacré, lumineux naît et s'épanouit. Ce «*Collier de Perles*», mais tout est perlé dans ce tableau! Des sonorités sourdes, mates et lumineuses. Le noir même est transparent chez Vermeer. Quelle noblesse de lignes dans cet autre intérieur. Entre les verticales et les horizontales se joue le langage des proportions. De la grandeur mais sans affectation; de la lumière mais sans violence. Tout est nuancé. Vermeer pourrait presque passer inaperçu pour une âme vulgaire mais il demeure un plaisir de grand raffinement pour l'initié.

Les compositions de Breughel relèvent d'un règne cosmique. C'est vaste et grand. La grandeur naît de la justesse et de la force des contrastes entre les premiers plans et les plans très détaillés du fond des montagnes et des plaines dont il semble qu'il a compris et dessiné même la géologie interne.

La magnificence de Rubens, sa puissance d'orchestration, et sur la chair de ses nus, toutes les nuances de la lumière blanche décomposée.

De Franz Hals, l'économie des moyens, l'habileté extrême, la chaude coloration ambrée, et sur le noir profond des habits, des pâleurs argentées.

Hobbema et Capelle rendent hommage à la grandeur des vastes horizons purs, alors que Ruisdael, dans une matière aussi profonde que des tapis de haute laine, orchestre avec un bonheur inégalé les dramatiques torsades de ses arbres géants.

Du symphoniste de la lumière et de l'ombre, on n'approche qu'en silence. Rembrandt fait tourner des roues de feu autour de centres obscurs mais comme illuminés de l'intérieur. Les passages de l'ombre à la lumière sont chez lui d'une subtilité infinie et la technique est si parfaite qu'on ne pense pas à la «technique».

La «*Ronde de nuit*» reste le plus éclatant hommage dédié au mariage de l'ombre et de la lumière; Rembrandt y orchestre, en maître absolu, les difficiles problèmes de profondeur, de mouvement, d'équilibre, de contraste, de sonorité chromatique, cependant que dans le «*Disciple d'Emmaüs*» il pénètre au plus profond de notre être sensible pour l'emporter tout entier.

ELIE CHAGOURY

Le Théâtre

LA VIE COMMENCE

Devant une salle particulièrement intéressée, M. Emile Mosseri, le poète bien connu de notre ville, faisait représenter le 6 Avril sa pièce en deux actes «*LA VIE CONTINUE*» interprétée par une troupe d'amateurs locaux, parmi lesquels Mlle Marcelle Carmona, MM. Raoul Fargeon et Hans Zola se distinguèrent fort honorablement, cependant que M. Denis Lucas se taillait un succès personnel amplement mérité.

Dans cette comédie moderne à ten-

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...

M. ROBERT LEVESQUE PARLER DE LA POÉSIE
GRECOUE CONTEMPORAINE



La grande salle du Lycée français du Caire lors de la Conférence de M. Robert Levesque.

Avec un titre aussi prometteur et une présentation par André Gide, le conférencier avait salle comble. Et ce fut avec une intense émotion que l'on entendit durant quelques instants la voix grave et prenante du prestigieux auteur des «*Nourritures terrestres*», présentant son jeune ami et exaltant la Grèce éternelle. Mais la parole revint tout aussitôt à Robert Levesque qui aborda son sujet avec habileté et élégance, mais en se plaçant d'un point de vue essentiellement subjectif.

Peut-on prétendre faire le tableau de la poésie grecque contemporaine en traitant uniquement de trois écrivains Sikelianos, Kazantzakis et Séféris, qui sont assurément des grands écrivains (les deux premiers surtout), mais non les seules dans notre Grèce actuelle.

N'était-il pas injuste, en même temps que fâcheux, de ne parler ni de Malakassis, ni de Gryparis, ni de Kariotakis, ni de Skipis, ni de Varnalis et de tant d'autres qui ont bien mérité leur place au soleil?

S'attachant d'abord à l'oeuvre du héros-poète, Angelos Sikelianos, le conférencier nous parla de l'évolution

dances sociales. M. Mosseri oppose deux êtres qui représentent deux mondes différents, autant par la naissance que par les préjugés et les habitudes. Malgré l'amour qui les rapproche, ils suivront chacun des destinées séparées et l'issue de ce conflit est prétexte pour M. Emile Mosseri à nous faire part, avec une fine humanité, de certaines de ses idées sur la valeur de l'éducation et les ressorts moraux des individus.

de son lyrisme et nos montra comment il devint un véritable poète national, le successeur de Costis Palamas. Ce voyageur, qui connut l'Egypte, est certainement, des trois poètes présentés par Robert Levesque, celui qui retint le plus l'auditoire. Hors de l'espace et du temps, «aussi inséparable du monde que la lumière», comme dirait Jean-Paul Sartre, il vous apparaît désormais comme l'ange annonciateur, le barde inspire, le jardin fabuleux de la cité des songes.

Kazantzakis le crétois nous étonne plutôt, avec les 33.000 vers de son poème-fleuve, son «*Odyssie*» nouveau modèle... Ulysse devenant roi d'un village nègre, visita un sujet qui, à première vue, ne laisserait pas soupçonner la profondeur de l'inspiration, la compréhension étonnante que l'on y découvre de l'âme grecque et de sa détresse typique.

Puis vint Séphéris... et c'est alors que notre imagination se mit à vagabonder à la recherche de tant de poètes de valeur qui nous semblaient si injustement oubliés.

Pour chacun des trois poètes autant les commentaires et des analyses. Robert Levesque lut des passages de ses traductions, qui ont le mérite de l'élégance et du rythme.

Dans l'ensemble, une bonne conférence de vulgarisation, dont le titre exact aurait dû être: «Trois poètes grecs contemporains».

Nous sommes heureux de constater, une fois de plus, que la poésie néo-hellénique rencontre dans tous les pays du monde d'ardents adeptes, des partisans enthousiastes et des admirateurs fervents.

CHEZ LE LIBRAIRE

LEFTEI XANTHOS : *Cuisine Populaire.*

Plutôt que de décrire ce livre, je préfère avancer à son propos, quelques considérations qui l'expliquent. A la fin de cette tourmente inimaginable que nous venons de traverser, l'événement est de telle importance, qu'il semble supplanter la littérature... Le mettre bien au soleil, enlever de dessus, les ornements de vain lustre, est peut-être la meilleure réussite pour ceux qui écrivent...

La littérature de résistance a commencé chez nous, par les chants des Klephthes et Armatoles, il ne faut pas oublier cela. Eluard, Aragon, Desnos ont donné sans doute une poésie plus chaude, plus humaine... «Nos poètes de 21 ont devant eux, l'air des «rudes». Leur poésie était le juron perpétué dans l'air... Et il semble que les auteurs, répondaient à cette époque, avec une résonance, quelque peu parnassienne!

Aujourd'hui on est à chercher une poésie de repli... Cette longue nouvelle, réaliste au «plus poussé» — mais le «plus poussé» dans les heures que vient de traverser l'Europe, n'était qu'un état ordinaire des privations et des souffrances endurées — m'a amené à parler de repli. Son héros est avant tout un affamé... L'amour, la tendresse, l'élévation patriotique passent ici au second plan. Le cri de la faim maîtrise toutes les plaintes. Et il faut reconnaître que nous pénétrons avec l'auteur dans les couches les plus profondes, les plus nettoyées de miasme exotérique, de ce qu'on appelle littérature de sincérité. Le panache bien entendu est hors de cause, l'homme est réduit à sa plus simple expression. Et la plus simple expression de l'homme c'est bien le ventre.

Sans doute on ne peut être mieux engagé... La mode n'est-elle pas à l'écrit qui demande à l'individu le plus d'engagement?

On peut être chaque jour piétiné, et je connais des administrations publiques ou privées où le piétinement est quotidien, je connais des ménages où le mari ou la femme, sont chaque jour l'un par l'autre, non seulement moralement atteints, mais aussi physiquement, par des gifles et des crachats, et pourtant l'employé comme le conjugal résistent... Résistent parce qu'ils tiennent encore, malgré l'opprobre, malgré l'insulte, à la chaleur du lit, au plat chaud de midi, pour eux ou leurs enfants... Car dormir sous un pont, attendre des heures, des jours, des semaines, pour avoir un doigt de pain ou une goutte d'huile, c'est encore plus terrible.

La guerre, surtout la dernière, a rendu ridicules tous les désaccords d'ordre affectif ou simplement individuel. Le drame passionnel, comme l'amour propre continuellement blessé, sont en somme bien peu de chose, devant, l'anéantissement total de l'individu, que ce soit dans une cellule du camp de concentration ou dans le martyre de privation d'une ville comme Athènes où l'on devait mourir de faim, faute d'avoir quelque chose à mettre sous la dent.

L. Xanthos décrit cela simplement, découvrant la vérité nette et crue, qui déjà par elle-même est un grand drame. Il choisit pour cela la langue populaire, la plus dépouillée, qui rejoint dans sa perfection elliptique, la grandeur et l'envol de ces chants «klephthiques» que je louais en commençant cet article. Oraison qui finit comme elle a commencé, par le calvaire grec...

ELOY TROUVÈRE

ANGELOS DOXAS : *La Planète s'obscurcit Alexandrie, (1946).*

Sous ce titre Anghelos Doxas nous présente une série de nouvelles.

L'auteur est doublé d'un touriste qui a voyagé presque un peu partout sur le globe terrestre. Le touriste est doublé d'un observateur sagace à qui rien n'échappe — rien de ce qu'il vaut la peine de voir et de décrire.

L'observateur est doublé d'un médecin émérite, d'un fin psychologue, d'un humoriste aux sorties piquantes. et finalement l'humoriste est doublé d'un philosophe auquel il ne manque ni la profondeur ni l'amertume pour les injustices et les bizarreries de notre vie, et de notre monde parfois...

Toutes ces qualités variées créent à M. Doxas une personnalité multiple. De la plume d'un tel écrivain il ne saurait jaillir que des écrits intéressants, amusants, profonds, — cachant leur profondeur philosophique sous les étincelles multicolores du paradoxe, et du badinage...

E. PSARA

V. BLASCO-IBANEZ : *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse.* (Aux Editions "Variétés", Montréal.)

Le grand romancier espagnol s'est servi de l'une des plus sombres tragédies de l'humanité: la guerre, pour créer un roman d'une rare intensité que présentent Les Editions Variétés. Mais la guerre pour lui ce n'est pas les massacres ignobles, les martyrs physiques et mortels. La guerre c'est cette tristesse infinie qui vient étreindre le cœur d'un homme, le briser en mille morceaux, c'est cette rupture de la vie, cette brisure de l'amour, ce déchirement atroce de la tendresse, l'ouragan dévastateur qui fond sur un beau sentiment: La chevauchée des *Quatre cavaliers de l'Apocalypse*, folle, dans la poussière et la boue, jusqu'au terme d'un voyage éreintant: la mort.

Jules Desnoyers, jeune peintre, mondain et sceptique, rentre en France après un voyage en Argentine, son pays natal. A son arrivée, Paris est en effervescence, la guerre va bientôt éclater. Le jeune homme se refuse à l'idée d'un conflit prochain. Mais la guerre vint tout de même.

Jules, l'âme blessée, s'engage dans l'armée française, pour l'amour de la seule femme qu'il ait réellement aimée.

Mais les quatre sinistres cavaliers le guettaient, ils l'accompagnaient ou le poursuivaient. Et un jour...

Ce grand roman a été traduit en toutes les langues et sa fortune au cinéma a été exceptionnelle. C'est un livre qu'on n'oublie pas.

GEORGES SIMENON : *Les Sœurs Lacroix.* (Aux "Variétés", Montréal)

Ce roman d'un réalisme intense que présentent Les Editions Variétés est un des meilleurs de Georges Simenon. Cet auteur de fameux romans policiers comme *La mauvaise étoile* et *Chemin sans issue* a toujours écrit avec une technique qui fait de chacune de ses oeuvres une étude psychologique très poussée.

Dans une petite ville de province, deux sœurs, Poldine et Mathilde Lacroix, se livrent une guerre sourde et sans répit. Le mari de Mathilde, Emmanuel Vernes peintre de son métier, s'isole dans son atelier cachant dans un mutisme farouche toute son amertume. Il laisse à leurs continuelles brouilles sa femme et Poldine.

Un jour, le peintre meurt dans des circonstances mystérieuses. Que s'est-il passé? Quelles sont les raisons de ce drame? Est-ce une vengeance?

Malgré cette ténébreuse affaire, les deux sœurs n'en continuent pas moins, avec leurs mines équivoques, leurs querelles coutumières. La vérité éclatera pourtant et c'est alors que Mathilde apprendra que son mari, Emmanuel, avait eu un autre amour dans sa vie, une autre femme qu'il avait ensuite désertée... et que cette femme c'était: Poldine. La haine que Mathilde avait pour sa soeur en sera-t-elle redoublée? Quelle sera la solution de ce problème?

L'histoire de cette famille étrange nous plonge dans un affreux drame. L'atmosphère troublante de ce roman plaira aux lecteurs avides d'imprévu et de sensations.

ORION

THE "V" TAILOR and OUTFITTER

MIANAGOS

(Directeur P. V. GIOVAS)



TAILLEUR

pour Militaires et Civils
Confection hommes et femmes
Equipements de Camping

LE CAIRE

48, Rue Kasr-el-Nil

(près de la Barclay's Bank)

Tél. 45632

R. C. 49852



EXECUTION DES COMMANDES

URGENTES EN 24 HEURES

Votre
Aperitif
rafraichissant

ZIBIB

